

Université Lumière Lyon 2

**Faculté des Lettres, Sciences du Langage et Arts  
Département de Sciences du Langage**

Mémoire présenté pour l'obtention du diplôme  
*Master en Sciences du Langage*

Juillet 2007

# **Introduction à la langue des Ye'kwana :**

*Profil sociolinguistique et esquisse phonologique*

par  
Natalia Cáceres Arandia

Directrice de Recherche : Mme. Colette Grinevald

Jury : MM. Denis Creissels, Antoine Guillaume, Gérard Philippson

## TABLE DES MATIÈRES

<b>LISTE DES ILLUSTRATIONS</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
<b>LISTE DES TABLEAUX</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
<b>SIGLES</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
<b>0. INTRODUCTION GÉNÉRALE</b> .....	ERREUR ! SIGNET NON DÉFINI.
<b>PREMIÈRE PARTIE : PROFIL SOCIOLINGUISTIQUE</b> .....	<b>3</b>
<b>1. LE CONTEXTE DES LANGUES INDIGÈNES</b> .....	<b>4</b>
1.1. Langues minoritaires dans le monde.....	4
1.2. Peuples et langues en Amérique .....	5
1.2.1. <i>Histoire de la reconnaissance des peuples indigènes du continent américain</i> .....	5
1.2.2. <i>Reconnaissance des langues en danger</i> .....	6
1.3. Langues en Amazonie.....	7
<b>2. HISTOIRE ET POLITIQUES INDIGÈNES AU VENEZUELA</b> .....	<b>8</b>
2.1. Histoire des peuples indigènes vénézuéliens .....	8
2.1.1. <i>Peuplement du territoire</i> .....	8
2.1.2. <i>Premiers contacts avec le monde occidental</i> .....	9
2.1.3. <i>Situation après l'indépendance du Venezuela</i> .....	10
2.1.4. <i>La découverte des potentiels économiques</i> .....	10
2.2. Institutions .....	11
2.2.1. <i>Premières réformes au Venezuela</i> .....	11
2.2.2. <i>Climat favorable plus récent</i> .....	12
2.3. Politiques linguistiques .....	14
2.4. Conclusion : dans la pratique.....	15
<b>3. PEUPLES ET LANGUES INDIGÈNES DU VENEZUELA</b> .....	<b>17</b>
3.1. Communautés indigènes .....	17
3.2. Les langues .....	20
3.2.1. <i>Aperçu des langues vénézuéliennes</i> .....	20
3.2.2. <i>Vitalité des langues</i> .....	21
3.2.3. <i>Notes sur le bilinguisme</i> .....	23
<b>4. LES YE'KWANA, PEUPLE CARIBE DU VENEZUELA</b> .....	<b>24</b>
4.1. Introduction ethnographique.....	24
4.1.1. <i>Situation géographique et appellations</i> .....	24
4.1.2. <i>Histoire des Ye'kwana</i> .....	27
4.1.3. <i>Les Ye'kwana face au monde occidental</i> .....	28
4.1.4. <i>L'organisation politique des Ye'kwana</i> .....	29
4.2. La langue des Ye'kwana dans la famille Caribe .....	30
4.2.1. <i>Classification et origines de la famille</i> .....	30
4.2.2. <i>Etudes précédentes sur le ye'kwana</i> .....	34
<b>5. RAPPORT DE TERRAIN</b> .....	<b>37</b>
5.1. Organisations contactées .....	37
5.2. Lieux visités.....	38
5.3. Observations sur la population du Caura .....	39
5.4. Langue et éducation.....	41
5.5. Perspectives .....	43

<b>DEUXIÈME PARTIE : ESQUISSE PHONOLOGIQUE.....</b>	<b>45</b>
<b>6. LE SYSTÈME CONSONANTIQUE .....</b>	<b>46</b>
6.1. Inventaire .....	47
6.2. Réalisation des phonèmes .....	48
6.2.1. <i>Les occlusives</i> .....	48
6.2.2. <i>Les fricatives</i> .....	54
6.2.3. <i>Les nasales</i> .....	61
6.2.4. <i>Le flap et les approximantes</i> .....	65
6.3. Paires (quasi-)minimales .....	71
6.4. Conclusions .....	72
6.4.1. <i>Discussion des choix analytiques</i> .....	72
6.4.2. <i>Points à retenir</i> .....	73
<b>7. LE SYSTÈME VOCALIQUE .....</b>	<b>74</b>
7.1. Inventaire .....	74
7.2. Réalisation des phonèmes .....	75
7.2.1. <i>Voyelles antérieures</i> .....	75
7.2.2. <i>Voyelles centrales</i> .....	78
7.2.3. <i>Voyelles postérieures</i> .....	83
7.3. Paires (quasi-)minimales .....	87
7.4. Laryngalisation et nasalisation.....	89
7.4.1. <i>Nasalisation</i> .....	89
7.4.2. <i>Laryngalisation</i> .....	90
7.5. Suites vocaliques .....	92
7.6. Conclusions .....	93
7.6.1. <i>Choix analytiques</i> .....	93
7.6.2. <i>Points à retenir</i> .....	94
<b>8. LA STRUCTURE SYLLABIQUE.....</b>	<b>95</b>
8.1. Types de syllabes possible .....	95
8.2. Monosyllabes.....	95
8.3. Dissyllabes.....	96
8.4. Trisyllabes .....	100
8.5. Conclusions .....	102
<b>9. LE SYSTÈME ACCENTUEL ET RYTHMIQUE .....</b>	<b>104</b>
9.1. La place de l'accent .....	104
9.1.1. <i>Définition de l'accent</i> .....	104
9.1.2. <i>La place de l'accent en ye'kwana</i> .....	105
9.2. Description du rythme .....	106
9.2.1. <i>Définition des unités rythmiques</i> .....	106
9.2.2. <i>La structure iambique en ye'kwana</i> .....	107
9.2.3. <i>Optimisation des pieds en ye'kwana</i> .....	111
9.2.4. <i>Stratégies particulières</i> .....	113
9.3. Des syllabes lourdes intrinsèques .....	114
9.3.1. <i>Dans les mots trisyllabiques</i> .....	114
9.3.2. <i>Dans les mots de quatre syllabes</i> .....	116
9.3.3. <i>Syllabes problématiques par rapport au rythme</i> .....	117
<b>10. CONCLUSION .....</b>	<b>120</b>
10.1. Points forts de l'étude .....	120
10.2. Points restant à étudier.....	122
10.3. Projet de recherche .....	123
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>124</b>
<b>ANNEXE A : EXTRAIT DE LA CONSTITUTION DE 1999 .....</b>	<b>127</b>
<b>ANNEXE B : CORPUS ENREGISTRÉ.....</b>	<b>129</b>
<b>ANNEXE C : GLOSSAIRE DE HALL (1988) COMPARÉ.....</b>	<b>140</b>

## SIGLES

**AALLED** Afrique, Amérique Latine, Langues en Danger

**ANR** Agence Nationale de recherche

**CNRS** Centre National de Recherche Scientifique

**CODESUR** Commission Spéciale pour le Développement du Sud

**COICA** Coordinatrice des Organisations indigènes du Bassin Amazonien

**CONIVE** Conseil National Indien Vénézuélien

**CIAG** Centre de Recherches Anthropologiques de Guayana

**D.A.I.** Direction des Affaires Indigènes

**DDL** Dynamique du Langage

**DOBES** Dokumentation Bedrohter Sprachen (Documentation of Endangered Languages)

**HRELP** Hans Rausing Endangered Languages Project

**I.I.I.** Institut Indigéniste Interaméricain

**INPI** Institut National des Peuples Indiens

**O.E.A.** Organisation des Etats Américains

**O.I.T.** Organisation Internationale du Travail

**ONG** Organisation Non Gouvernementale

**R.E.I.B.** Régime d'Education Interculturelle Bilingue

**SIL** Summer Institute of Linguistics

**UNESCO** Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture

## Première Partie : Profil Sociolinguistique

Après une introduction sur le contexte des langues indigènes (chapitre 1), la présentation du profil sociolinguistique s'articule autour de deux thèmes. Le premier est axé de façon plus générale sur le pays et le deuxième plus spécifiquement sur les Ye'kwana. Dans un premier chapitre sur le pays, nous présenterons le cadre historique auquel ont dû se confronter les populations indigènes au Venezuela (section 2.1), ensuite les différentes organisations liées aux peuples indigènes (section 2.2) et un bref aperçu des politiques linguistiques (section 2.3). Nous ferons un point sur la réalité des politiques appliquées dans la section suivante. Le chapitre 2 nous permettra de donner un aperçu des populations indigènes vénézuéliennes (section 3.1) et des langues parlées par ces populations (section 3.2). Ensuite nous rentrerons plus spécifiquement dans la thématique des Ye'kwana avec un premier chapitre (chapitre 4) scindé en une présentation ethnographique (section 4.1) et une présentation de la famille de langues Caribe (section 4.2), à laquelle la langue appartient. Le chapitre 5, présentera les informations obtenues pendant le premier terrain, depuis la phase de prise de contacts (section 5.1), en passant par la description des lieux du terrain (section 5.2) pour finir sur des observations sur le mode de vie dans le Caura (5.3) et les langues et l'éducation (5.4).

# 0. Le contexte des langues indigènes

Dans cette première partie nous présentons le contexte international, continental et régional de la langue ye'kwana. Nous parlerons du développement de l'intérêt pour les langues en danger dans le monde (section 1.1), sur le continent américain (1.2) et enfin dans la région amazonienne commune à plusieurs pays d'Amérique du Sud (1.3).

## 0.1. Langues minoritaires dans le monde

Les écologistes et les environnementalistes ont fait remarquer que le territoire d'origine des peuples indigènes dans les bassins des fleuves Amazone et Orénoque représente une des rares réserves riches en vie animale et végétale dans le monde (Arvelo-Jiménez 2004 : 37). D'après Neettle & Romaine (2003), à propos des langues en danger dans le monde, nous pourrions faire la même remarque pour la plupart des régions du monde qui contiennent le plus de diversité linguistique. Ils ont ainsi décidé de parler des zones riches bi-linguistiquement et la région qui nous concerne en fait partie.

Il existe plusieurs zones dans le monde où la situation est similaire et où la population, donc les locuteurs des langues, sont en nombre très restreint. Krauss (2006) considère que seulement 5% des langues (environ 300 langues sur un total mondial de 6.000) parlées dans le monde ont des chances d'arriver au XXII<sup>ème</sup> siècle. Ces langues sont en général des langues parlées par plus d'un million de locuteurs. En revanche, les langues parlées par moins de 10.000 locuteurs représentent environ un tiers des langues du monde et ce seul critère suffirait à estimer qu'une langue est en danger. Ensuite, bien sûr, il existe plusieurs degrés dans la classification des langues en danger, et dans une même région on trouve des langues ayant une situation pour le moment apparemment relativement stable, comme nous le verrons est le cas pour le ye'kwana, et d'autres, comme pour d'autres langues du Venezuela, qui sont dans des situations probablement trop difficiles pour espérer qu'on puisse empêcher leur disparition dans un avenir prochain.

## 0.2. Peuples et langues en Amérique

### 0.2.1. Histoire de la reconnaissance des peuples indigènes du continent américain

Une des premières étapes dans la reconnaissance des peuples indigènes d'Amérique fut la création de l'Institut Indigéniste Interaméricain (I.I.I.) dans les années 1940 lequel rédige une Convention Internationale, qui devient, en 1953, un organisme de l'Organisation des Etats Américains (O.E.A.). Vers la fin des années 1950 il s'établit une collaboration avec l'O.I.T. pour former des « techniciens indigénistes ». Le programme d'action de l'I.I.I. comprenait la compilation d'informations sur les populations indigènes du continent américain. La Convention fut ratifiée au début par cinq pays : El Salvador, l'Equateur, l'Honduras, le Mexique et les Etats-Unis<sup>1</sup> (pays qui s'est retiré de l'Institut en 2002) et au fil des années par la majorité des pays d'Amérique Latine.

C'est aussi pendant les années 1970 que, grâce aux mouvements ethno-politiques qui se sont développés dans certains pays d'Amérique Latine (Equateur, Pérou), apparaît l'ONG Coordinatrice des Organisations Indigènes du Bassin Amazonien (COICA). Son but est de pallier à l'invasion des terres autorisée par les différents gouvernements qui visent l'exploitation de nouvelles richesses. Malgré la dépendance financière contractée auprès des organisations donatrices, issues de pays riches, cette organisation est parvenue, au fil des années et des expériences, à ne pas se laisser imposer son agenda et ses priorités. Cette fédération comprend neuf organisations membres provenant des neufs pays autour de l'Amazonie (Bolivie, Brésil, Colombie, Equateur, Guyane Française, Guyana, Pérou, Surinam et Venezuela)

L'un des textes les plus importants quant au sort des populations autochtones dans le monde est la convention 169 de l'O.I.T. de 1991. Ce texte prône la protection de la diversité sociale et culturelle des peuples indigènes et marque clairement le début du changement de mentalité international envers eux. Contrairement à la convention précédente (convention 107, datant de 1959) qui promouvait la protection des peuples

---

<sup>1</sup> Même si la création d'une Commission Internationale représente un premier pas vers une meilleure reconnaissance des peuples indigènes, celle-ci servit probablement d'instrument aux missionnaires du *Summer Institute of Linguistics* (SIL) pour pouvoir s'introduire plus facilement dans les pays membres de l'Institut jusqu'à ce que des questionnements sur le rôle joué par la SIL dans les pays d'Amérique Latine commencent à surgir dans les années 1970 (Barros, 2004)

indigènes à travers l'intégration, la nouvelle convention leur reconnaît le droit d'assumer leur contrôle à travers leurs propres institutions, de définir leurs propres priorités, de participer à l'élaboration de programmes nationaux qui puissent les affecter directement et d'être les propriétaires de leurs terres ancestrales, entre autres.

## 0.2.2. Reconnaissance des langues en danger

A la même époque commence un mouvement pour la revitalisation et documentation des langues amérindiennes partout en Amérique. Le premier ouvrage sur la problématique des langues en danger (Robins & Uhlenbeck 1991) est publié avec le soutien de L'UNESCO en 1991. S'ensuivront un certain nombre d'ouvrages sur la même problématique (Grenoble & Whaley 1998, Crystal 2000, Hagège 2000, Nettle & Romaine 2000, Austin 2003) qui parlent des difficultés du travail sur le terrain, des méthodes de terrain et d'éthique, entre autres. Ces discussions favorisent la création de fondations orientées vers la documentation des langues tel DOBES du Max-Planck Institut aux Pays-Bas ou HRELP à Londres.

En Amérique du Sud, les événements qui déclenchent la réaction en faveur des peuples amérindiens sont les manifestations, autour de 1992, des peuples indigènes contre la célébration des 500 ans depuis l'arrivée des espagnols sur le continent Américain. C'est la première fois que les indigènes affirment leur identité et leurs droits culturels et linguistiques de façon massive et coordonnée au niveau continental.

Les deux mouvements de la part des chercheurs et des peuples amérindiens coïncident, et la majorité des linguistes qui travaillent sur le continent américain deviennent en quelque sorte les défenseurs des droits des communautés avec lesquelles ils travaillent en même temps qu'ils continuent le travail de description sur la langue (Grinevald 2006).

Ce problème des langues qui disparaissent est spécialement accentué dans certaines régions du monde. Malheureusement, les Amériques sont un des endroits du monde le plus particulièrement touchés comme le montre le tableau suivant :

Région	Langues encore parlées	Langues viables
Canada	60	4
Etats-Unis	175	5
Amérique Centrale	300	250
Amérique du Sud	419	290

Tableau 1 : Vitalité des langues dans les Amériques (Grinevald 2006)



## 0.3. Langues en Amazonie

Nous avons vu dans la section précédente qu'il y a un peu plus de 400 langues qui sont encore parlées en Amérique du Sud. Il est très important de remarquer que le nombre de souches de langues en Amérique du sud est le plus élevé au monde, et que si l'on devait faire une moyenne du nombre de langues correspondant à chaque souche, il n'y aurait que quatre ou cinq langues par souche ! Il ressort de ces chiffres que la diversité linguistique de cette région est beaucoup plus importante que dans les autres continents du monde. Or ce nombre très élevé de souches correspond surtout à la richesse linguistique qui se trouve en région amazonienne, région du monde où en même temps la grande majorité des langues ne sont pas encore correctement décrites. Nous pouvons nous faire une idée de cette richesse en regardant le nombre de langues parlées dans quelques pays avec des populations amazoniennes :

<b>Pays</b>	<b>Nombre de langues</b>
Brésil	170
Colombie, Pérou	60
Bolivie, Venezuela	35

**Tableau 2 : Répartition des langues dans les pays du bassin Amazonien (Grinevald 2006)**

Les langues parlées dans cette région du monde le sont seulement par un petit nombre de locuteurs, mais ce fait ne constitue pas en soi un signe d'une langue en danger. Ce qui représente un danger pour ces populations vivant encore en forêt ce sont surtout les menaces sur les populations elles-mêmes provenant de l'extérieur, en grande partie représentées par les entreprises recherchant les richesses qui se trouvent dans le sol ou simplement une étendue de terre pour l'agriculture intensive.

La langue de cette étude fait partie des langues amazoniennes qui sont parlées au Venezuela. Il s'agit, nonobstant, d'une langue encore sous-décrite mais dont la communauté linguistique maintient un usage dans tous les contextes et dans toutes les tranches d'âge.

# 1. Histoire et politiques indigènes au Venezuela

## 1.1. Histoire des peuples indigènes vénézuéliens

Nous donnerons ici un aperçu de l'histoire des peuples indigènes au Venezuela depuis leur arrivée sur le territoire (section 2.1.1) en montrant trois étapes différentes dans les relations de ces peuples avec la culture dominante : à l'époque de la colonisation (2.1.2), après l'indépendance du pays (2.1.3) et lors de divers changements dans l'économie du pays (2.1.4).

### 1.1.1. Peuplement du territoire

Le territoire vénézuélien aurait été occupé il y a dix à quinze mille ans. Les premières populations qui seraient arrivées auraient été des chasseurs cueilleurs. S'ensuivent un certain nombre de migrations de populations venant du sud et de l'ouest ayant une organisation différente et plus avancée sur le plan technique (Setién Peña, 1999). De là émerge l'idée qu'il soit possible que les groupes indigènes pour lesquels aucune filiation linguistique n'a été encore identifiée aujourd'hui soient les descendants directs des premiers occupants.

C'est il y a environ 4.000 ans que des représentants des groupes Arawak seraient arrivés sur le territoire du Venezuela depuis le sud. Les Chibchas seraient arrivés ensuite, de la Colombie à travers la Cordillère des Andes. Les représentants du groupe Caribe (auquel appartient le ye'kwana) auraient été les derniers à arriver à partir de la forêt tropicale pour s'installer plus tard sur tout le territoire, dans les plaines, sur la côte et les îles. Au moment de l'arrivée des espagnols à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, les groupes Caribe étaient déjà présents sur tout le territoire.

## 1.1.2. Premiers contacts avec le monde occidental

Le 5 août 1498, les espagnols atteignent les terres vénézuéliennes pour la première fois. C'est avec les soldats et les missionnaires que les populations autochtones ont leurs premiers contacts. Les interactions qui s'ensuivront entre nouveaux arrivants et anciens occupants se feront dans le cadre de mesures conçues par la Couronne Espagnole pour mieux pouvoir contrôler le territoire très étendu de leur « découverte ».

La vision qu'ont les espagnols des peuples indigènes au tout début de leurs contacts laissent à croire qu'il n'existait pas d'hostilités. Ce n'est que jusqu'à ce qu'ils commencent à subir les conséquences de l'abus de pouvoir de la part des espagnols que les indiens deviennent hostiles et commencent à attaquer pour se défendre.

D'un côté il existe des pratiques non planifiées tel que la réduction en esclavage des indiens pour, par exemple, faire l'extraction de perles, et d'un autre côté il existe des mesures imposées par l'Espagne.

L'*encomienda* fut l'une de ces mesures qui contraignait de façon officielle la liberté des indiens. L'*encomienda* consistait à octroyer un certain nombre d'indiens à chaque espagnol pendant deux à trois générations. Cette institution transformait le devoir de chaque indien de verser un impôt aux rois espagnols en devoir de servir le responsable de l'*encomienda*.

Les missions faisaient aussi partie des mesures de la conquête du nouveau territoire. Ces missions s'efforçaient de trouver des groupes d'indigènes prêts à s'établir dans des villages. Le fait de faire partie d'une mission protégeait en quelque sorte les indiens, pendant une période de 25 ans, des effets de la mesure de l'*encomienda*, mais ils subissaient en contre partie, de façon intensive, le processus d'acculturation et bien d'autres formes d'oppression.

Pour Setién Peña (1999), les problèmes principaux que la colonisation causa sur les populations vénézuéliennes sont de différents types et vont du problème classique des maladies nouvelles, à l'extermination physique, en passant par la perte des territoires, l'interaction forcée avec d'autres groupes et le passage d'un régime de production pour la consommation à la production en excès. Le sort des populations vénézuéliennes avant l'arrivée des espagnols fut, soit le métissage, soit la disparition, soit, dans le meilleur des cas, la fuite dans la forêt, ce qui permit certainement à quelques groupes de survivre encore jusqu'à aujourd'hui.

### 1.1.3. Situation après l'indépendance du Venezuela

Suite à la victoire du mouvement de l'indépendance vénézuélienne face à la Couronne Espagnole, décrétée en 1811, la situation des indiens ne s'est pas fondamentalement améliorée par manque de projets les concernant de la part du nouveau gouvernement. Certes, il était prévu dans la première constitution du pays que les indiens seraient considérés comme tout autre citoyen, avec les mêmes droits et ne pouvant donc plus faire partie d'un système de travail non rémunéré tel que l'*encomienda*, mais, assez vite, d'autres lois ou décrets vinrent contredire ce principe. Les missions furent supprimées, mais rétablies par loi à plusieurs reprises, la dernière loi en date étant la Loi des Missions de 1915. Par ailleurs, dès 1822, la première loi pour la réduction et la civilisation des indigènes est votée. Cette loi ne reconnaît comme peuples indigènes que les habitants de l'ancien Territorio Amazonas, du Haut Orénoque et de La Goajira (au nord-ouest du pays). Des lois similaires seront promulguées jusqu'en 1884, et ce n'est que plus de 60 ans plus tard, en 1947, que sera décrétée la création d'une Commission Indigéniste Nationale (C.I.N.).

### 1.1.4. La découverte des potentiels économiques

Les peuples indigènes ont souffert du commerce d'esclaves indigènes pratiqué par les Portugais et les Hollandais, des épidémies, de conversion religieuse compulsive et d'une économie centrée sur l'extraction de différentes ressources (caoutchouc, fibre de « chiquichique », sarrapia, balatá, quina, entre autres) (González Nãñez 2000). Ce pillage a eu des conséquences majeures pendant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans le territoire de l'état Amazonas c'est surtout l'extraction du caoutchouc qui a causé le plus de dégâts dans la population indigène.

La découverte du pétrole au début du XX<sup>ème</sup> siècle, alors que le Venezuela vit sous la férule du dictateur Juan Vicente Gómez, provoque aussi des problèmes aux populations indigènes. Après avoir concédé à son entourage des titres de propriété des terres où avaient été découverts des gisements, le dictateur négocie les concessions pétrolières de ces terres à des entreprises étrangères, qui garantiront aux propriétaires des terres sur le papier des rentes confortables. De cette façon, des parties des territoires accordées précédemment aux indiens deviennent la propriété de quelques familles vénézuéliennes.

Les terres où se trouvent les populations indigènes sont à nouveau convoitées à partir des années 1950, du fait des richesses qu'elles renferment ou tout simplement par la valeur du terrain (Setién Peña, 1999).

Un autre facteur problématique plus récent fut l'ouverture des terres amazoniennes en 1969 avec la création au Venezuela de la Commission Spéciale pour le Développement du Sud (CODESUR), connue également comme « la conquête du Sud », qui a contribué à déplacer certaines populations des territoires où elles étaient installées. Ce processus était encore enforcé il y a une dizaine d'années. Cependant, il semble que le gouvernement actuel cherche à donner des gages d'une orientation politique différente en ce domaine (interdiction d'une retenue d'eau sur le Caura, expulsion des compagnies minières spoliatrices).

## 1.2. Institutions

### 1.2.1. Premières réformes au Venezuela

En 1951, le premier organisme dédié aux questions concernant les peuples indigènes, appelé alors « *Commission Indigéniste Nationale* », présente son plan de travail par rapport aux communautés indigènes du pays. Ils indiquent que les indiens représentaient 2,5 % de la population totale du Venezuela qui à cette époque compte 4.000.000 d'habitants.

La population indigène est vue comme représentant un potentiel humain qui, après avoir reçu l'aide nécessaire (technique, économique, légale), pourrait contribuer à l'économie nationale en devenant des « colons ». La stratégie principale concernait les populations qui « ayant perdu leurs terres » ou étant nomades verraient leur niveau « s'élever » s'ils recevaient des terres qu'ils pourraient éventuellement cultiver dans des zones frontalières, dans le but aussi de pouvoir par la suite intégrer ces zones dans les territoires nationaux. Par ailleurs, cet organisme considérait que les groupes faisant partie de juridictions missionales avaient moins de besoins que les autres groupes puisqu'ils recevaient déjà un support de la part des missionnaires.

Concernant la question de l'éducation, la commission avait déterminé comme priorité les efforts d'alphabétisation en direction des enfants, et les formations techniques et artistiques pour les adultes dans le but de mieux réussir leur intégration. Il est important de remarquer

que c'est aux alentours des débuts de la C.I.N. que commence à se développer l'idée d'un recensement indigène distinct du recensement national. Un tel recensement était envisagé dans le but d'avoir des chiffres exacts sur le taux élevé de mortalité chez les travailleurs indigènes des exploitations de caoutchouc.

Des Bureaux Indigénistes Régionaux sont alors créés en coordination avec la C.I.N. mais il n'est nulle part mentionné la possibilité d'intégrer dans cette action des membres des communautés indigènes. Ces populations sont donc considérées à l'époque comme étant un problème qui doit être résolu afin de pouvoir exploiter le capital humain, en le protégeant un minimum, au profit de la nation. A cette époque prévalait donc l'idée que la meilleure façon de protéger les peuples indigènes était de les intégrer.

Un peu plus tard, pendant les années soixante, une réforme agraire est mise en place. Cette réforme concernait aussi les indiens qui à cette période passent à être considérés comme des paysans. Jusqu'à la fin des années 1990, le régime vénézuélien en matière de politiques indigènes sera le plus rétrograde de l'Amérique Latine.

C'est à la fin de cette période, en 1989, suite aux mouvements sociaux du « Caracazo », qu'est créé le Conseil National Indien du Venezuela (CONIVE), qui jouera le rôle de coordination de toutes les organisations indigènes du pays et dont la coordinatrice est une leader Ye'kwana provenant de l'état Amazonas.

## 1.2.2. Climat favorable plus récent

En 1999, les indigènes sont invités à participer dans la rédaction de la nouvelle constitution. C'est aux 600 délégués de CONIVE (Conseil National Indien du Venezuela) d'élire les trois représentants indigènes à l'Assemblée Constituante (sur un total de 128 députés).

Après un débat acharné sur l'inclusion ou non d'un chapitre concernant spécifiquement les droits des indigènes dans la constitution de 1999, la majorité présidentielle à l'Assemblée a réussi à le faire inclure. Cette nouvelle constitution passe à être la plus progressiste en matière indigène de tout le continent. Elle contient un chapitre (huit articles) entièrement consacré aux droits des peuples indigènes et touchant, entre autres, à la reconnaissance et le respect de la multiculturalité, à l'usage avec consultation préalable des ressources naturelles se trouvant dans leurs terres, à la participation politique (postes réservés à

l'Assemblée nationale et aux Assemblées municipales) et à la protection de leurs connaissances ancestrales.

Il existe également, au sein du Ministère de l'Éducation, une Direction des Affaires Indigènes (D.A.I.), qui gère entre autres les accès aux territoires indigènes et d'autres aspects liés à l'éducation. Par exemple, c'est cet organisme qui était en charge de l'élaboration et l'édition de guides pédagogique faits par les indigènes en tant que matériel de support pour le nouveau programme éducatif.

Dans la série des programmes sociaux (connus sous le nom de « missions ») implémentés par le gouvernement actuel, il existe une mission adressée aux populations indigènes appelée Mission Guaicaipuro (du nom d'un célèbre cacique). Cette Mission est coordonnée par le Ministère de Ressources Naturelles et a pour objectif de veiller à ce que les droits des populations indigènes soient effectifs en impliquant les membres de ces communautés dans sa réalisation.

En ce qui concerne les territoires indigènes, d'après les chiffres donnés par Setién Peña (1999), 95% des communautés indigènes n'avaient pas, à la fin des années 1990, de titre de propriété de leurs terres et dans 98% des cas, les terres appartenaient à l'État sous diverses formes (parcs nationaux, réserves forestières, terres exploitées en commun). La préoccupation pour la reconnaissance de terres aux indigènes étant omniprésente dans la législation, le 12 octobre 2003<sup>2</sup>, le gouvernement annonce une campagne nationale pour fournir des titres légaux correspondant aux territoires traditionnellement occupés par les indigènes.

Finalement, en décembre 2005, une loi organique des peuples et communautés indigènes est approuvée au Venezuela. Cette loi concerne tous les domaines qui touchent les populations indigènes du pays, les droits à la terre, les droits civils et politiques, les droits d'éducation et linguistiques, des droits sociaux et des droits devant la justice. La loi anticipe la création d'un Institut National de Peuples Indigènes (INPI) qui sera l'entité nationale de politiques indigènes.

Depuis janvier 2007, il existe un nouveau Ministère pour le Pouvoir Populaire des Peuples Indigènes dirigée par la leader ye'kwana Nicia Maldonado. Les structures anciennes continuent d'exister et fonctionner mais seront désormais subordonnées à la coordination du Ministère.

---

<sup>2</sup> Jour férié dans toute l'Amérique latine commémorant en général l'arrivée des colonisateurs mais qui a été changé au Venezuela, justement l'année 2003, en jour de fête commémorant la résistance des peuples indigènes.

Ces notions et informations sont importantes dans la mesure où, comme nous le verrons par la suite, les ye'kwana en profitent amplement.

## 1.3. Politiques linguistiques

C'est à partir de 1979 que commence un essai d'implantation d'un Régime Interculturel Bilingue au sein des populations indigènes du pays. Un programme d'éducation est élaborée mais ce n'est que jusqu'en 1988 que le Ministère d'Education présente le plan d'éducation indigène pour le niveau de l'école primaire, même si en 1980 une Loi Organique envisageait déjà la création de services et programmes d'éducation spéciaux pour les étudiants indigènes.

Le Régime Interculturel Bilingue a d'abord été implémenté pour une étude pilote dans 140 villages indigènes de 9 ethnies différentes (jiwi, kari'ña, pemón, pumé, wayuu, warao, yanomami, ye'kwana et yupka, puis piaroa et arahuaco) dans les états Amazonas, Apure, Anzoátegui, Sucre et Zulia. D'abord furent implémentés les niveaux de l'école primaire en deux étapes (1<sup>ère</sup> à 3<sup>ème</sup> année de l'école primaire, puis 4<sup>ème</sup> à 6<sup>ème</sup> année de l'école primaire), ensuite vers 1988, les trois années correspondant au collège.

D'après l'analyse faite dans un rapport sur l'éducation supérieure indigène commandité par l'UNESCO, ce premier essai d'implémentation d'une école bilingue n'a pas réussi, d'une part parce que les instituteurs n'étaient pas assez préparés et par manque de matériel pédagogique, et d'autre part par manque d'évaluation et de support des « nids linguistiques », le manque de support aux communautés indigènes qui participaient à l'étude pilote, et le peu de considération pour le travail intellectuel produit par les indigènes (Borgo 2004). Parmi les exceptions de réussite de ce programme pilote, aucune n'est citée pour le ye'kwana.

En 2001, la D.A.I. crée une Direction d'Education Indigène au sein du Ministère de l'Education pour renforcer le champ d'action en matière d'éducation indigène au niveau national en établissant le Régime d'Education Interculturelle Bilingue (R.E.I.B.). La D.A.I. crée aussi des « nids linguistiques » pour pouvoir intégrer dans l'éducation indigène les plus anciens, les locuteurs adultes ou ceux qui ont une connaissance profonde de leur culture et traditions.



## 1.4. Conclusion : dans la pratique

Après avoir fait l'inventaire des différentes situations officielles dans lesquelles se sont retrouvées les populations indigènes occupant le territoire vénézuélien, nous désirons rassembler quelques remarques sur le reflet de ces situations dans la pratique.

Un aspect important que fait remarquer Setién Peña (1999) est qu'au fur et à mesure que les indiens ont acquis un statut social et professionnel dans la société criolla<sup>3</sup>, ils ont parallèlement commencé à assumer le rôle principal dans le domaine de leurs revendications. Ce changement d'attitude de la part des populations indigènes va aussi de paire avec un changement dans la conception des actions de la part du gouvernement visant à bénéficier ces populations. Ainsi, le premier organisme indigéniste établi au milieu du siècle dernier ne prévoyait pas la participation de membres des communautés dans la commission, alors que la situation est totalement renversée maintenant dans les faits, car le gouvernement actuel semble encourager l'engagement des indigènes dans les processus qui les concernent.

Par ailleurs, on peut constater une augmentation importante du nombre de personnes se déclarant indigènes entre le recensement de 1992 et celui de 2001 : 315.815 indigènes sur 23 millions d'habitants en 1992 et 534.816 indigènes sur 25 million d'habitants en 2001. Mattei Muller (2006) explique que cette augmentation est en grande partie due aux changements qui se sont opérés au Venezuela en faveur des populations indigènes, qui viennent modifier la vision de ce que signifie être reconnu comme appartenant à un peuple indigène. En sens inverse, nous pouvons interpréter ce constat comme une preuve que des changements profonds au bénéfice des populations indigènes ont eu lieu.

Nous n'avons pas pu constater l'ampleur de changements en matière d'éducation et de reconnaissance des territoires. En ce qui concerne l'éducation nous manquons de données sur le sujet pour pouvoir nous faire une idée. Pour ce qui est des territoires revendiqués par les populations, nous ne connaissons l'évolution de la situation que pour les Ye'kwana et les Sanema dans le bassin du Caura. En guise d'exemple nous pouvons dire qu'au moment de notre séjour sur le terrain, les peuples de cette zone devaient recevoir officiellement les titres de leurs terres le 12 octobre 2006.

---

<sup>3</sup> Mot hérité de la période coloniale désignant les descendants des Espagnols nés sur les terres vénézuéliennes

Ce qui semble évident est que tous les travaux qui auront lieu avec des populations indigènes au Venezuela doivent prendre en compte la situation actuelle dans le pays et les grands changements des dernières décennies en faveur des populations indigènes. Il faudra prendre en compte aussi la conscience acquise par les populations indigènes de leurs droits, et pour notre projet en particulier, ceux qui touchent à leurs langues et cultures et à leur intégration dans le système éducatif.

Comme nous le verrons au chapitre 5, la communauté ye'kwana a peu à peu pris conscience de l'importance de s'organiser afin de limiter au maximum la menace que représente pour leur culture le fait d'être une minorité dans un pays où la culture dominante suit le modèle occidental et a su bénéficier de ce que les lois ou les institutions indigènes pouvaient lui apporter.

## 2. Peuples et langues indigènes du Venezuela

### 2.1. Communautés indigènes

Il existe au Venezuela un peu plus de 30 peuples indigènes. La majorité de ces populations se situe dans les zones frontalières avec la Colombie, le Brésil et la Guyane (voir carte p.21). Une grande partie de ces populations se trouvent dans la Région Guayana située au sud de l'Orénoque et composée de trois états : Amazonas, Bolívar et Delta Amacuro. C'est aussi cette région qui occupe la plus grande étendue de terre de la superficie totale du pays, qui a un des plus faibles taux de densité de population et qui comptait jusqu'à il y a très récemment avec très peu d'infrastructures destinées au profit des populations locales.

Des chiffres précis sur la répartition de la population indigène selon les états lors du dernier recensement sont détaillés dans le Tableau 3. C'est ainsi que nous constatons que la moitié de la population de l'état Amazonas est indigène. Ceci est dû en grande partie au fait que c'est l'état le moins peuplé du pays. Les deux autres états dont la population indigène dépasse les 10% de la population totale sont les états aux extrêmes est et ouest, au nord du pays. Il s'agit de deux cas différents étant donné que la population de l'état de Delta Amacuro (à l'est du pays) dépasse à peine les 130.000 habitants alors que l'état de Zulia (à la frontière avec la Colombie) est trente fois plus peuplé. Ainsi, cet état concentre plus de la moitié de la population indigène du pays.

Etat	Population totale	Population Indigène	
Amazonas	118.129	59.718	<b>50,60%</b>
Anzoátegui	1.342.910	14.633	<b>1,10%</b>
Apure	413.937	9.481	<b>2,30%</b>
Bolívar	1.354.097	50.361	<b>3,70%</b>
Delta Amacuro	130.251	31.088	<b>23,90%</b>
Monagas	755.547	8.735	<b>1,20%</b>
Nueva Esparta	396.802	3.540	<b>0,90%</b>
Sucre	840.660	3.814	<b>0,50%</b>
Zulia	3.249.895	333.058	<b>10,20%</b>
Autres	16.209.550	20.388	<b>0,10%</b>
<b>Total</b>	<b>24.748.531</b>	<b>534.816</b>	<b>2,20%</b>

Tableau 3 : Pourcentage de la population indigène par Etat, recensement 2001 (Allais 2004)

D'après le recensement indigène de 1992, 44% de la population de l'état Amazonas était indigène. Il n'y a probablement pas eu une augmentation de la population de 10 points en 10 ans, mais comme le signale Mattei Muller (2006), cette augmentation relative s'explique entre autres, comme déjà mentionné dans la section précédente, par le changement dans les politiques nationales vis-à-vis de ces populations, le gain de confiance de ces populations qui admettent plus facilement leur appartenance ethnique et probablement aussi par les nouvelles méthodes de recensement qui permettent d'atteindre des communautés très isolées et de prendre en compte les populations indigènes urbaines par l'inclusion d'un critère d'appartenance ethnique indigène dans le recensement général de la population.

Le tableau 4 présente toutes les ethnies auxquelles des personnes ont revendiqué l'appartenance au recensement de 2001. Dans la liste qui est organisée par le nombre croissant de personnes, nous voyons dans une première section que 13 ethnies de moins de 1.000 personnes ne représentent même pas 1% de la population indigène présente dans le pays, que 16 des ethnies déclarées ont une population qui est comprise entre 1.000 et 10.000 personnes, que 4 ethnies sont composées de 10.000 et 20.000 personnes, et que seulement 3 ethnies dépassent le seuil des 20.000 personnes, avec une de ces ethnies totalisant en fait presque les 3/5<sup>ème</sup> de la population indigène du pays. Nous remarquons qu'il s'agit des Wayuu qui habitent l'état Zulia, ce qui explique donc en partie pourquoi cet état avait une population indigène si importante.

Un phénomène également remarquable est l'apparition de représentants des ethnies dont les langues sont tenues comme éteintes. C'est le cas des langues kumanagoto, píritu (dans la première tranche), chaima et waikerí (dans la liste des ethnies de plus de 10.000 individus). Pour certaines des ethnies les moins nombreuses, Mattei Muller explique qu'il s'agit de populations qui fluctuent d'un côté et de l'autre des frontières internationales.

Tranches	Ethnie	Famille Linguistique	Population
<b>Moins de 1.000 individus</b>	Sapé	non class.	6
<b>13 communautés</b>	Arutani, (Uruak)	non class.	29
<b>4.369 individus</b>	Japreria	Caribe	216
<b>0,85 % de la population indigène<sup>4</sup></b>	Píritu	Caribe	236
	Akawayo	Caribe	245
	Sáliva	Sáliva	265
	Yavarana	Caribe	292
	Mapoyo	Caribe	365
	Arawak,(Lokono)	Arawak	428
	Kuiva	Guahibo	454
	Warekena	Arawak	513
	Kumanagoto	Caribe	553
	Jodi	Hoti	767
<b>Moins de 10.000 individus</b>	Mako	Sáliva	1 130
<b>15 communautés</b>	Yeral	Tupí	1 294
<b>54.194 individus</b>	Puinave	Makú-Puinave	1 307
<b>10,59% de la population indigène</b>	Piapoko	Arawak	1 939
	Barí	Chibcha	2 200
	Baniva	Arawak	2 408
	Baré	Arawak	2 815
	Waikerí	Caribe	2 839
	Sanema	Yanomami	3 035
	Chaima	Caribe	4 084
	Eñepa (Panare)	Caribe	4 269
	Kurripako	Arawak	4 925
	Ye'kuana	Caribe	6 523
	Yukpa	Caribe	7 522
	Pumé	Pumé	7 904
<b>De 10.000 à 20.000 individus</b>	Añu	Arawak	11 205
<b>5 communautés</b>	Yanomami	Yanomami	12 234
<b>69.363 individus</b>	Piaroa	Sáliva	14 494
<b>13,56 % de la population indigène</b>	Hiwi (Guajibo)	Guajibo	14 751
	Kari'ña	Caribe	16 679

<sup>4</sup> Les pourcentages ont été réalisés en omettant les 69.367 individus dont l'appartenance à une communauté est inconnue. Le total tient compte, en revanche, de cette différence.

Tranches	Ethnie	Famille Linguistique	Population
<b>De 20.000 à 40.000 individus</b>	Pemón	Caribe	27 270
<b>2 communautés</b>	Warao	(isolat)	36 027
<b>6.3297 individus</b>			
<b>12,37 % de la population indigène</b>			
<b>Plus de 40.000</b>	Wayuu	Arawak	<b>293 777</b>
<b>57,45 % de la population indigène</b>			
<b>Total Venezuela<sup>5</sup></b>			<b>511 329</b>

Tableau 4 : Population indigène par ethnie d'après le recensement 2001 (d'après Mattei-Muller 2006)

## 2.2. Les langues

### 2.2.1. Aperçu des langues vénézuéliennes

Comme nous l'avons fait remarquer pour les groupes ethniques, les langues se situent surtout dans les zones frontalières (voir la carte ci-après). Chaque couleur représente une famille différente ce qui fait ressortir la grande diversité linguistique au Venezuela.

González Nãñez (2000), dénombre 29 langues, alors que d'après le tableau précédent le nombre d'ethnies s'élève à 36. Pour la famille Caribe, le linguiste dénombre huit langues : l'akawayo, le panare, le kari'ña, le mapoyo, le pemón, le yavarana, le ye'kwana et le yupka. Pour la famille Arawak sept langues : l'añu, le baniva, le baré, le kurripako, le piapoko, le warekena et le wayuu. Deux langues pour la famille Yanomami : le yanomami et le sanema. Deux langues aussi dans la famille Guajibo : le guajibo et le kuiva. Deux autres langues sont de la famille Sáliva : le mako et le piaroa. Et cinq familles sont données comme ayant un seul représentant sur le territoire vénézuélien : la famille Tupí, avec la langue yeral, la famille Makú-Puinave avec le puinave, et trois autres familles dont l'unique langue porte un nom similaire, les familles Hoti, Pumé et Tukano. Les deux langues restantes sont toutes les deux des isolats : l'uruak et le warao.

<sup>5</sup> Ne connaissant pas la distribution par ethnies, il nous est impossible d'inclure la population corrigée de 23.487 personnes, ce qui explique la différence avec le total donné dans le tableau précédent.

Mattei Muller dénombre, quant à elle, 28 langues dans un article de 2002, mais elle ne donne le nom que de 24 langues. Elle ne mentionne l'appartenance linguistique que pour les langues des familles Caribe et Arawak, où elle fait figurer le même nombre de langues pour chaque famille en rajoutant le lokono dans la famille Arawak. Les langues absentes de sa liste par rapport à celle donné par González Nãñez sont donc le kuiva, le mako, le puinave, le sanema et le yeral.

Pour sa part, l'Ethnologue (site du SIL) recense 36 langues indigènes pour le Venezuela.

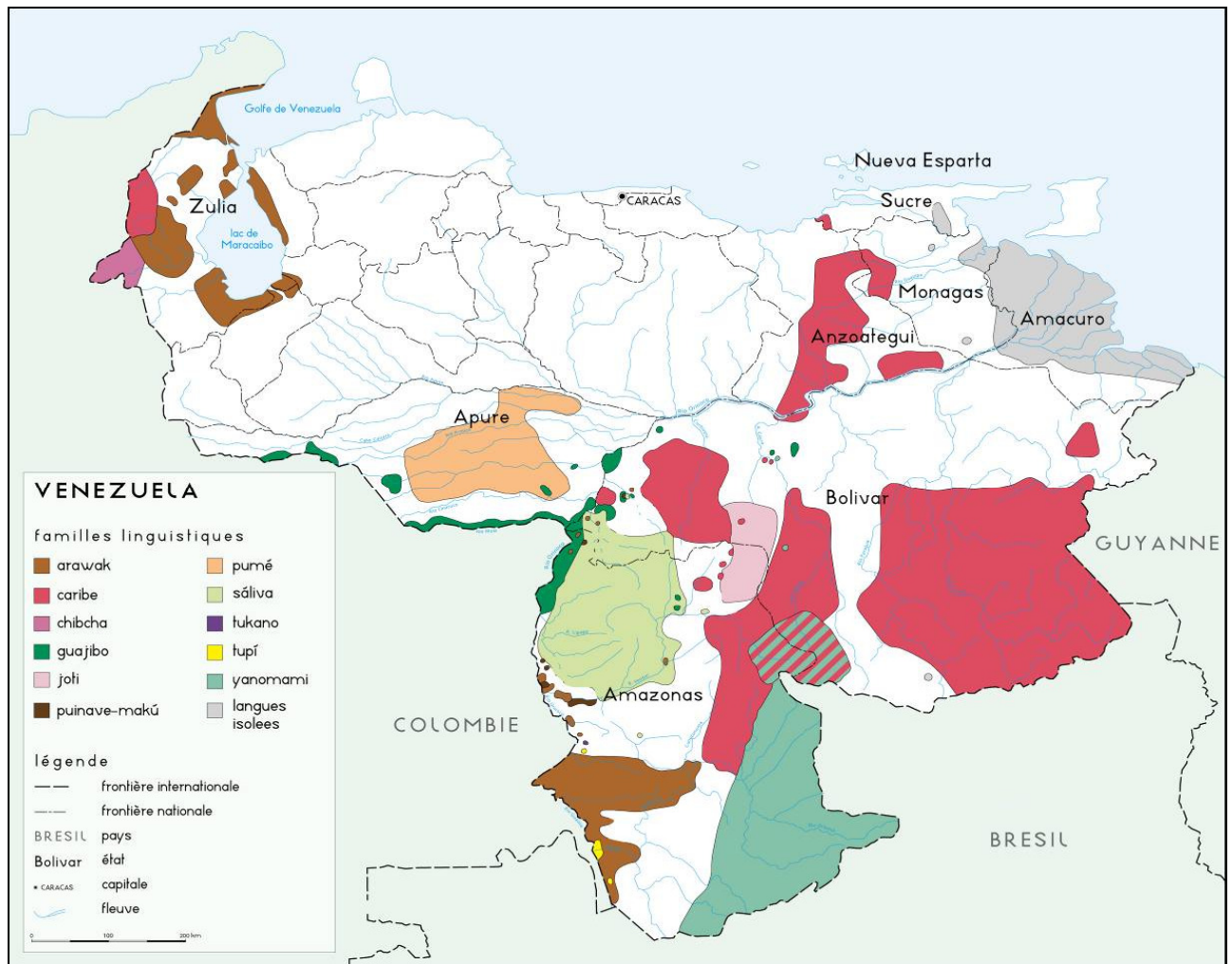


Figure 1 : Répartition des familles linguistiques au Venezuela d'après González Nãñez (2000)

## 2.2.2. Vitalité des langues

D'après les critères de Krauss (2006), qui établit qu'une langue est en danger si elle a moins de 10.000 locuteurs, nous pouvons considérer que les langues des ethnies de moins

de 10.000 personnes au Venezuela sont soit en danger d'extinction d'ici 2100, soit déjà éteintes ou moribondes. Nous allons faire l'inventaire des évaluations sur la vitalité des langues vénézuéliennes par différents linguistes.

González Náñez (2000) considère que neuf langues sont en voie de disparition : le baré, le baniva, le hoti, le máku, le mapoyo, le puinave, le sáliva, le warekena et le yavarana. Il fait aussi un inventaire des langues qui selon lui ont une grande vitalité mais seulement pour les langues de l'état Amazonas. Ces langues sont au nombre de sept et sont le hiwi, le piaroa, le ye'kwana, le yanomami, le panare, le piapoko et le curripako. Il indique plus précisément que cette dernière langue, avec le warekena et le yeral étaient en expansion dans l'état Amazonas.

Il nous dit également que certaines langues d'Amazonas se sont éteintes au cours des années 1950, d'autres durant les années 1980, même s'il est possible que des locuteurs de ces langues se soient isolés dans la forêt lorsqu'ils tentaient d'échapper à l'esclavage ou aux exploitants de caoutchouc, du temps de Tomás Fúnes<sup>6</sup>. Il cite comme langues éteintes récemment le mandawaka (dialecte du baré), le yavitero, le guináu (langue arawak dont les locuteurs ont été assimilés par les Ye'kwana), le cáberres et le guipunave (dialectes du piapoko). D'autres langues de cette même région s'étaient déjà éteintes pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle comme l'avane et le maipure (famille arawak) et l'áture (dialecte piaroa).

Pour sa part, l'ethnologue liste uniquement quatre langues comme étant presque éteintes (l'arutani (5 locuteurs sur une population de 30 personnes), le sapé (5/25), le baré (quelques locuteurs sur une population de 240), et le mapoyo (2/120)), mais les données du site datent des années 1970. Ils mentionnent dans la liste des langues éteintes le baniva et le javitero, toutes les deux de la famille Arawak, ce qui contredit les informations plus récentes par rapport au baniva données par González Náñez.

Mattei Muller (2006) donne une liste des langues en danger classées par familles se basant sur les chiffres du dernier recensement (2001) des personnes qui se sont déclarées comme étant locuteurs. Cette liste fait figurer quatre langues pour la famille Arawak (l'añu, l'arawak, le baniva, le baré et le warekena), cinq langues pour la famille Caribe (l'akawayo, le kari'ña, le mapoyo, le yawarana et le japería) en plus du cas de réapparition de locuteurs des trois langues de la côte que l'on croyait éteintes (chaima, kumanagoto et

---

<sup>6</sup> Patron de caoutchouc connu au cours du premier quart du XX<sup>ème</sup> siècle comme « la terreur de l'Amazonie »



piritu), deux langues pour la famille sáliva (le sáliva et le mako), une langue pour le groupe hiwi (le kuiva), et l'arutani et le sapé parmi les langues non classifiées.

### 2.2.3. Notes sur le bilinguisme

A l'exception des villages yanomami qui ne sont pas à proximité des missions, des Ye'kwanas dans le haut Ventuari, des Yavarana, des Hoti et des Piaroa dans le haut Sipapo, Autana et Cuao, qui sont essentiellement monolingues, la plupart des peuples de l'état Amazonas sont bilingues avec l'espagnol.

González Nãñez (2000:391) rapporte que les peuples d'Amazonas ont une attitude de subordination vis-à-vis de la langue officielle et dominante (l'espagnol) qui est conçue comme le seul moyen pour les jeunes d'avoir une place dans la société « criolla » (à l'université, dans la fonction publique). Ceci ne semble pas être la situation actuelle étant donné qu'il y a beaucoup d'actions ou de réformes qui ont été conçues spécialement pour les populations indigènes et que cela demande un investissement de la part des membres des communautés dans des postes à tous les niveaux : du pays, des états ayant une population indigène, des municipes, des villes, mais aussi au sein même des communautés.

# 3. Les Ye'kwana, peuple Caribe du Venezuela

## 3.1. Introduction ethnographique

Dans cette section nous ferons une présentation de quelques caractéristiques ethnographiques des différentes communautés ye'kwana habitant le Venezuela concernant leur localisation au sud du pays et les différents noms que ce groupe reçoit dans la littérature (4.1.1), leur histoire depuis les premiers contacts avec les européens (4.1.2), les conséquences subies des changements politiques dans le pays (4.1.3) et leur organisation politique propre (4.1.4).

### 3.1.1. Situation géographique et appellations

Les Ye'kwana se trouvent en majorité à l'intérieur des frontières vénézuéliennes. Il existe trois zones de peuplement différentes : deux groupes se trouvant dans les limites de l'état Amazonas sur les rives du Haut Orénoque le long du fleuve Cunucunuma, du haut Padamo, du Ventuari et du Cuntinamo dont la population était de 2.619 personnes (Gonzalez-Ñáñez 2000) et un troisième groupe occupant le bassin du Caura avec une population équivalente (voir Figure 2).

Un autre groupe ye'kwana vit de l'autre côté de la frontière avec le Brésil, mais nous n'avons pas d'informations plus précises sur ce dernier.

De même que pour d'autres groupes amérindiens, les Ye'kwana étaient connus ou sont encore connus sous différentes dénominations que nous présentons ci-dessous.

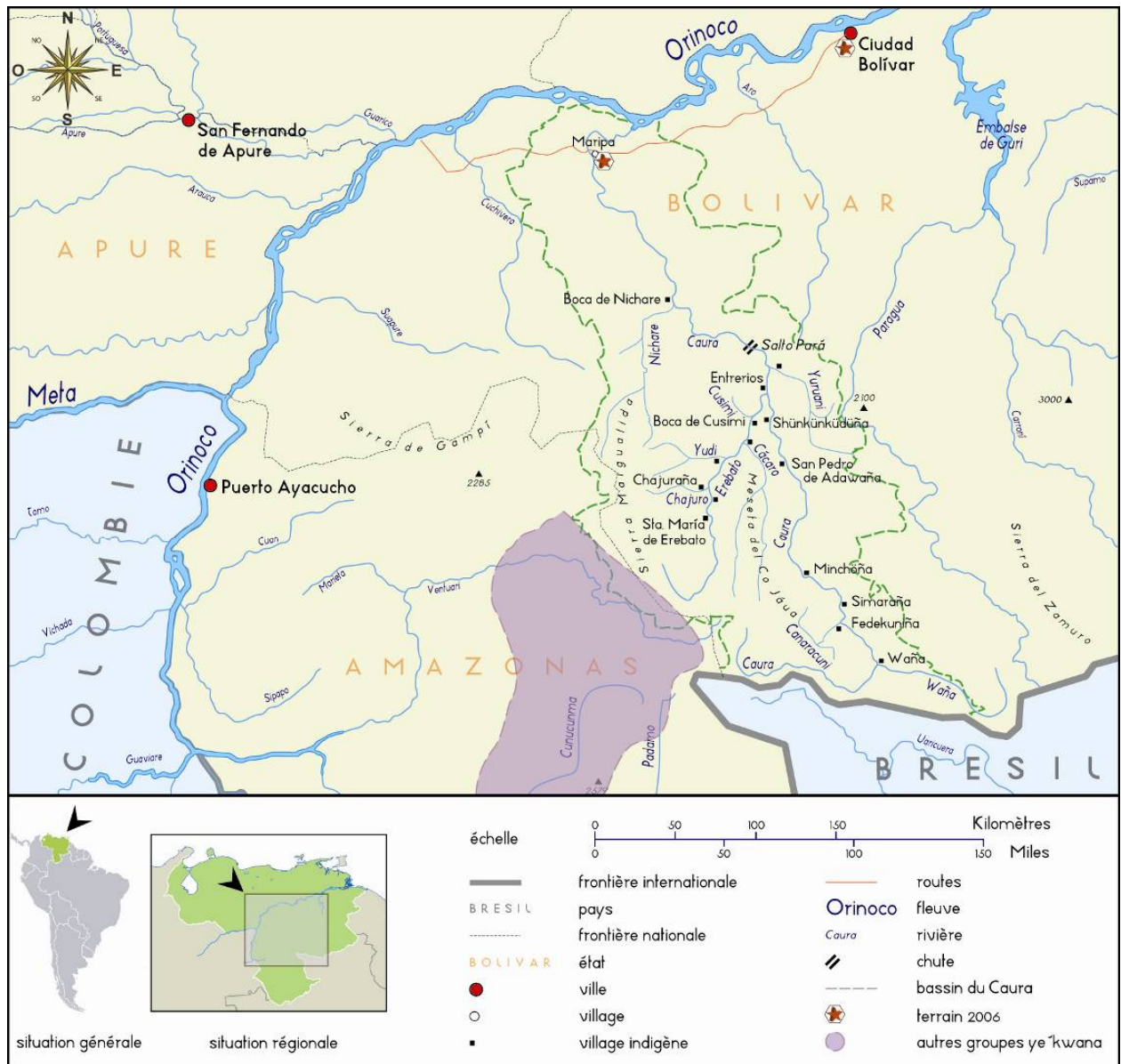
**Ye'kwana, De'kwana et Dhe'kwana :** autodénomination. La première correspond au parler du Caura, la deuxième au parler des du groupe Cunucunuma et la dernière au groupe du Haut Orénoque (Hall 1988). C'est un mot qui peut être analysé comme signifiant « arbre dans l'eau » (*ye'* pour 'arbre' et *kwana* diachroniquement une postposition de localisation

aquatique), une sorte de métaphore pour les pirogues que les ye'kwana savent si bien construire, fait qui est reflété dans leur réputation d'être les meilleurs navigateurs.

**Maquritare** : nom arawak mais utilisé par les vénézuéliens non-indigènes pour désigner les Ye'kwana de l'Orénoque.

**Kununyangomu, Kunuhana, Kunuana** : nom que se donnent, selon Koch-Grünberg (1979) les Ye'kwana des affluents sur la droite du Haut Orénoque, inclus le Cunucunuma et le Pádamo.

**Mayongong** : Nom donné par les Makushi et Taulipang d'après Koch-Grünberg, mais mot pemón d'après Migliazza (1980).



**Figure 2 : Carte montrant la zone d'habitat Ye'kwana, d'après Rosales & Huber (1996) et Hall (1988)**

**Guagungomo ou Uayongomo** : nom utilisé parfois par les vénézuéliens non-indigènes pour désigner les Ye'kwana du Caura.

**Pauana** : Nom donné par les Arekuna (Koch-Grünberg).

**Ihuruana, Ihuduana** : nom utilisé (du moins lors du passage de Koch-Grünberg) par les autres groupes Caribe du Haut Ventuari pour désigner les Ye'kwana dans cette zone.

D'autres noms sont cités sur le site du SIL Ethnologue. Pour la plupart il s'agit juste d'une orthographe différente (maquiritari, yekuana, de'cuana, pawana) et un seul autre nom « soto » n'apparaissait pas dans la littérature. Il s'agit du mot signifiant « personne ».

### 3.1.2. Histoire des Ye'kwana

Il apparaît d'après les récits de voyage que c'est pendant le XVIII<sup>ème</sup> siècle que les européens rentrent en contact pour la première fois avec les Ye'kwana. Depuis la fin de ce siècle et jusqu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, ils sont sous l'influence de la Mision de los Observantes (Koch-Grünberg 1979). Cependant Arvelo-Jiménez rapporte qu'ils étaient aussi parmi les leaders les plus importants de la résistance contre les missionnaires. Ils participaient à des échanges avec les Espagnols pour obtenir des armes à feu, mais à partir du moment où les Portugais pénètrent dans l'Orénoque dans le but de trouver des esclaves, ils sont beaucoup moins présents dans les récits historiques.

Unes des causes les plus récentes de la répartition de la population ye'kwana est leur stratégie de se séparer en petits groupes pour fonder des mini-villages dans des aires difficiles d'accès afin d'échapper aux exploitants de caoutchouc.

Pour comprendre l'origine des Ye'kwana dans le Caura, nous avons trouvé un grand nombre d'informations dans le récit de voyage de Koch-Grünberg (1979) *Del Roraima al Orinoco*. En effet, il y explique que les groupes qui se trouvent au début du XX<sup>ème</sup> siècle entre le Rio Branco et l'Orénoque s'y trouvent suite à plusieurs luttes. D'abord, il conclut, en prenant les noms des fleuves, que les tribus arawak ont dû immigrer de l'ouest et du sud-ouest pour occuper la zone comprise entre le Caura et le haut Uaricoera. Puis serait arrivée une vague de groupes Caribe, dont les Ye'kwana depuis le nord ou le nord-ouest. Pour Koch-Grünberg, les Ye'kwana ont, d'une part, assimilé la culture des Arawak, après les avoir soumis, et d'autre part, ils ont passé des « accords » pacifiques avec certaines

tribus avec qui ils cohabitaient et avec lesquelles il arrivait même qu'ils se marient. Dans le pire des cas, lorsqu'ils rencontraient de la résistance, les Ye'kwana auraient tué tous les ennemis.

Il apparaît, d'après les documents consultés et des histoires rapportées par plusieurs Ye'kwana lors du travail de terrain, que l'établissement des communautés dans l'affluent Erebató ait eu lieu vers le milieu du siècle dernier. Dans son esquisse historique récente de l'Erebató, Heinen (1982/83) explique que le premier village fut fondé dans les années 40 dans la zone où se rejoignent l'Erebató et le Ventuari mais qu'après la mort du premier chef de village, la moitié des habitants allèrent s'installer en aval de l'Erebató à Jyüwütüña. Ce n'est qu'en 1959 que Daniel de Barándiaran<sup>7</sup> (Heinen 1982) réussit à réunir tous les membres du premier village dans le nouvel emplacement et qu'il lui donne le nom de Santa María de Erebató.

### 3.1.3. Les Ye'kwana face au monde occidental

L'entreprise du caoutchouc dans la forêt tropicale vénézuélienne a touché de très près les Ye'kwana. Les Ye'kwana du Haut-Orénoque et du Haut-Casiquiare représentaient la main d'œuvre la plus nombreuse pour la récolte du caoutchouc (Koch-Grünberg 1979). D'ailleurs, Tomás Funes, l'entrepreneur caoutchoutier mentionné dans la section 0, fait partie de leurs récits. Certains préféraient s'ôter la vie plutôt que de tomber entre les mains des exploitants caoutchoutier. Pour Arvelo-Jiménez (2004) c'est parce que cette période a eu une influence néfaste sur leur culture et les a réduit en nombre que lors de l'arrivée des missionnaires états-uniens avec tout leurs artefacts (avions, radios, médecine occidentale), les Ye'kwana ont été séduits par les perspectives d'une vie différente.

C'est donc pendant la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle que les Ye'kwana laissent finalement les missionnaires s'installer parmi eux. Parmi tous les villages ye'kwana du bassin du Caura, il y en a un (Chajudaña) dont la moitié de la population a été évangélisée par des missionnaires de l'organisation New Tribes. Heinen (1982) rapporte que, déjà dans les années 60, il y avait un missionnaire évangéliste qui se rendait dans ce village, qui se trouve à l'embouchure du fleuve Chajuda, de façon intermittente, depuis le centre d'activités des New Tribes dans la rivière Cunucunuma (état Amazonas). Les

---

<sup>7</sup> Nous ne savons pas qui était exactement Barándiaran, s'il s'agissait d'un personnage religieux ou non, car il a aussi publié des articles ethnographiques sur les ye'kwana.

missionnaires s'y sont installés par la suite, mais, comme ses pairs installés parmi les communautés indigènes vénézuéliennes, ils se sont fait expulser en 2004 par le gouvernement actuel. D'après Arvelo-Jiménez (2004), l'organisation sociale et la stabilité politique interethnique des Ye'kwana a été perturbée parce que les missionnaires ont contribué à l'émergence d'une élite en favorisant ceux qui les aidaient.

En ce qui concerne les échanges commerciaux, les régions que les Ye'kwana occupent, disposent de nombreux sentiers et chemins déjà empruntés dans la forêt qui leur permettent de transporter leurs embarcations d'un cours d'eau à un autre et qui facilitent les déplacements. Leurs connaissances géographique s'étendaient il y a 100 ans à l'ouest jusqu'à l'Orénoque, au sud jusqu'au Haut Rio Negro, au nord jusqu'à Ciudad Bolivar et à l'est jusqu'à l'Esequibo en descendant jusqu'à Georgetown (Koch-Grünberg 1979). Ce réseau de chemins leur permettait de faire des échanges commerciaux avec les Espagnols et les Hollandais. Jusqu'au début du siècle dernier, ils avaient l'habitude d'entreprendre des voyages qui pouvaient durer jusqu'à un an pour aller chercher des armes en Guyana depuis le Caura. Parmi les articles que les Ye'kwana échangeaient le plus souvent se trouvaient les planches à râper, les sarbacanes, des joncs pour sarbacanes, des pelotes de fil de coton, des hamacs et des chiens de chasse.

### 3.1.4. L'organisation politique des Ye'kwana

A partir des années 1970, lors de la première invasion dans les temps récents de leurs terres, les Ye'kwana ont commencé à acquérir une conscience politique qui leur a permis de s'organiser pour lutter contre les abus du gouvernement national d'une part, avec un nouveau programme de Conquête du Sud entre 1993 et 1998, et contre les intérêts venant d'organisations étrangères avec des motivations économiques et géopolitiques.

C'est à travers leur engagement politique que les Ye'kwana se sont rendu compte de l'importance de récupérer le territoire qu'ils ont occupé depuis des siècles et l'importance de ces terres dans le monde pour ses ressources naturelles. Ils ont également acquis de l'expérience pour défendre les droits qui touchent à la culture, à la liberté de culte et à l'utilisation et apprentissage de leur langue (Arvelo-Jiménez 2004). C'est cela qui a motivé l'entreprise de démarcation du territoire pour laquelle ils ont été accompagnés dans la partie technique.

Aujourd'hui, dans le bassin du Caura, l'organisation est décentralisée : chaque communauté a son propre chef. Il en a pas toujours été ainsi puisque les explorateurs reportent que le dernier cacique « suprême » vécut jusqu'à dans les années 1880. Après cette date, même si le gouvernement vénézuélien a cherché à nommer d'autres « caciques suprêmes », ce ne fut pas possible et c'est peut-être ce qui a motivé certains à partir pour fonder un nouveau village et pouvoir quand même être chefs (Koch-Grünberg 1979 : 294). L'évangélisation prolongée avait aussi provoqué beaucoup de dissensions entre les villages mais ils ont réussi à s'entendre sur la défense de leur culture et à travailler ensemble pour la démarcation du territoire, produisant ainsi une carte très détaillée des villages, chemins, zones de chasse, etc. C'est de ce projet qu'en 2001 naît l'organisation Kuyujani qui est une ONG dirigée par des Ye'kwana.

## 3.2. La langue des Ye'kwana dans la famille Caribe

### 3.2.1. Classification et origines de la famille

Philippo Salvatore Gilij fut le premier à parler d'une famille de langues Caribe pendant le XVIII<sup>ème</sup> siècle. C'est lui qui tenta de faire la première classification à l'intérieur de la famille avec les langues parlées au Venezuela. Cependant, la première étude linguistique d'une langue Caribe précède cette classification d'un siècle avec l'*Introduction à la langue des Galibis* par le prêtre missionnaire Pierre Pelleprat (Derbyshire, 1999).

Les langues de la famille Caribe sont parlées dans les basses terres d'Amérique du Sud dans les affluents de fleuves Amazonas, Orénoque et Xingu. Alors qu'en 1998 Gildea parle de 40 à 60 langues composant la famille, l'intervalle se voit réduit d'une vingtaine de langues (c'est-à-dire 20 à 40 langues) dans un manuscrit plus récent par le même linguiste. Nous verrons plus loin, lorsque nous parlerons de la classification des langues ce qui fait cette différence.

La famille de langues Caribe est la deuxième famille comprenant le plus de langues après la famille Arawak en Amérique du Sud. Malgré la centaine de noms que le lecteur peut observer dans la littérature, Derbyshire (1999) calcule qu'il existe aujourd'hui seulement une trentaine de langues dans la famille, étant donné que plusieurs noms se réfèrent parfois



à une même langue ou à deux dialectes d'une même langue. D'après les chiffres que Hoff (1992) donne sur les langues Caribe, Derbyshire calcule qu'il doit exister entre 48.000 et 57.000 locuteurs en faisant la somme de toutes les personnes parlant une des langues de la famille.

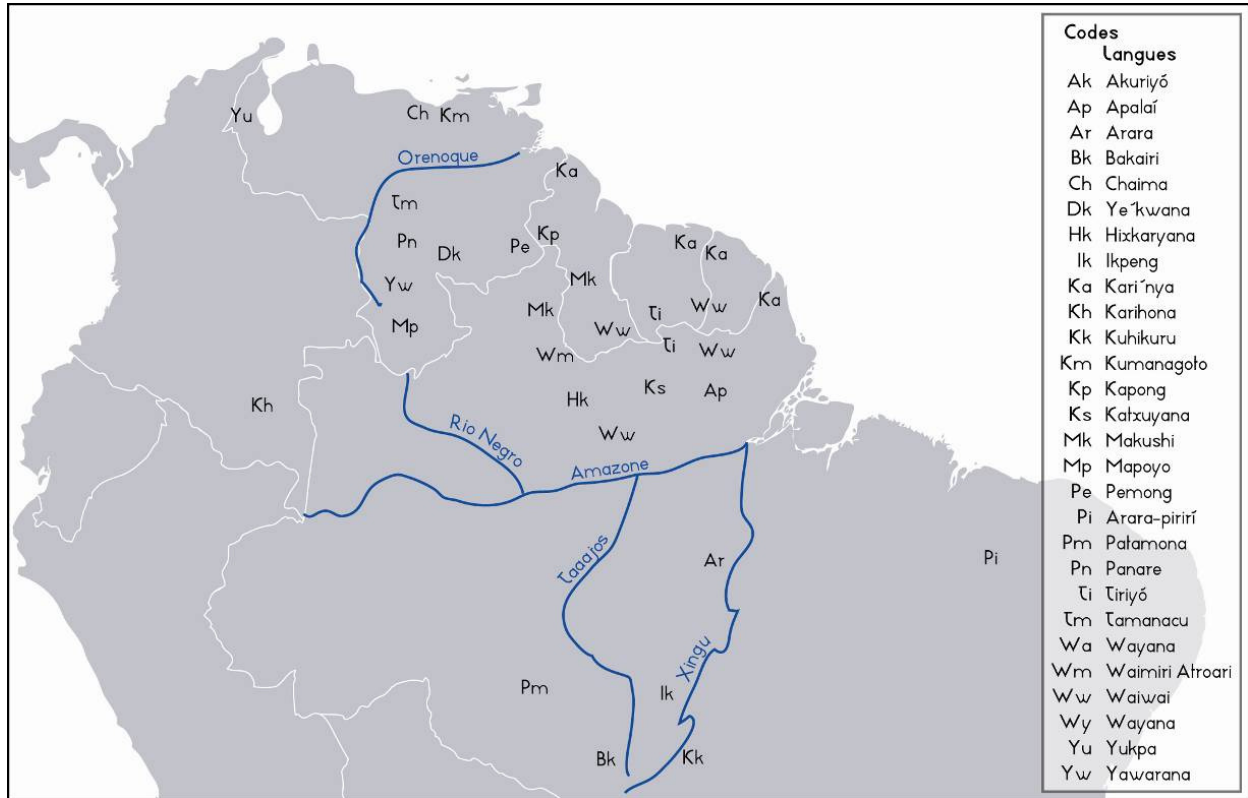


Figure 3 : Localisation des langues Caribe en Amérique du Sud (d'après Meira et al, 2007)

Par rapport à l'origine, une discussion apparaît entre deux hypothèses : d'une part, celle proposée par Durbin (1977) déterminant l'origine de la famille au nord du fleuve Amazone avec l'idée que les langues au sud proviendraient d'une expansion plus récente de la famille, et, d'autre part, celle de Ayron Rodrigues (citée dans Meira et Franchetto 2005), fixant l'origine de la famille au sud de l'Amazone du fait d'une soit disant diversité linguistique plus importante, contrairement à une plus grande homogénéité entre les langues de la famille au nord. Si l'origine se trouvait au sud de l'Amazone, Derbyshire pose l'hypothèse que l'endroit se trouverait quelque part entre les fleuves Xingu et Tapajós.

Greenberg (1987) réalise une classification externe dans laquelle il classe les langues Caribe et d'autres petits groupes et isolats comme appartenant à une famille Macro-Caribe.

Celles-ci forment, selon lui, avec les familles Macro-Panoan et Macro-Gê, la branche Gê-Pano-Caribe, branche VI de la famille Amerinde.

La classification interne est rendue difficile en raison de l'existence de nombreux noms utilisés pour les différentes langues Caribe dans la littérature : en effet, plusieurs noms correspondent parfois à une même langue, sans que les transcriptions des auteurs soient suffisamment transparentes pour identifier les études qui correspondent à une même langue. Selon Gildea (1998), il y a trois classifications récentes de la famille Caribe qui, de part les détails exposées, peuvent être vérifiées. Ce sont les classifications de Girard (1971), Durbin (1977) et Kaufman (1994).

La classification interne de la famille Caribe présentée ci-dessous est basée principalement sur la classification faite par Kaufman (d'après Gildea 1998, 2003), avec les modifications postérieures proposées pour la branche du sud par Meira et al (2005) ajoutant des noms supplémentaires pour une même langue ou une variété de la langue.

D'autres modifications pour les regroupements à l'intérieur des branches ont été proposées par Gildea. Une modification affectant la branche Guyanaise apparaît dans l'ouvrage de 1998 : un sous-groupe parukotoan est proposé avec une branche contenant seulement le katxuyana (groupe E de Kaufman) et une autre branche le hixkaryana et le waiwai (groupe F).

Ensuite, Gildea (2003) propose une branche vénézuélienne qui rapproche certaines langues de la branche centrale au groupe Pemón (correspondant au groupe II établi par Kaufman) de la branche Nord-Amazonienne. Le tamanaku (groupe N) et le panare (groupe T) révèlent les plus grandes ressemblances avec les langues du groupe Pemón, le mapoyo. Il en va de même pour le yavarana (du groupe N avec aussi le †chaima et le †cumanagoto du groupe J) mais dans une moindre mesure. Enfin il propose d'ajouter, avec un peu plus de réserves sur son appartenance dans cette nouvelle branche, le ye'kwana (groupe O). Le rapprochement entre le mapoyo et le yavarana et le groupe pemón est aussi suggéré par Mattei Muller (2003).

<b>A OPÓN:</b> langue opón-karare		
<b>B YUKPA:</b> yukpa, japerería, †koyama		
<b>C KARIB:</b> karib (kariña, galibi)		
<b>D-E-F BRANCHE GUYANAISE:</b>		
<b>D GROUPE TIRIYÓ</b> D1 SOUS-GROUPE TIRIYÓ : tiriyo (pianakoto), akuriyo (wama) D2 SOUS-GROUPE KARIJONA : hianákoto, karijona D3 : salumá	<b>E GROUPE KASHUYANA:</b> kashuyana (warikyana, xicuyana, ingarüna), shikuyana	<b>F GROUPE WAIWAI:</b> waiwai, hixkaryana
<b>G-H-I BRANCHE NORD-AMAZONNIENNE</b>		
<b>G GROUPE JAWAPERI:</b> †bonari, jawaperi (waimiri- atroari)	<b>H GROUPE PARAVILYANA:</b> H1 : saporá H2 SOUS-GROUPE PARAVILYANA : pawishaniana, †aaravilyana	<b>I GROUPE PEMÓNG</b> I1 : makuxi, pemóng (taurepáng, kamarakoto, arekuna), kapóng (akawaio, patamona, ingarikó) I2 : purukoto
<b>J-K-L-M-N-O BRANCHE CENTRALE</b>		
<b>J</b> langue †kumaná (†chayma, †cumanagoto)	<b>L GROUPE WAYANA:</b> wayana (upurui, urukuyana, roucouyenne), †arakuajú	<b>N GROUPE MAPOYO:</b> mapoyo (pemono), yavarana (†tamanaku)
<b>K GROUPE YAO:</b> †tiverikoro, †yao	<b>M:</b> apalaí	<b>O GROUPE MAKIRITARE:</b> makiritare (de'kwana), wajumará
<b>P-Q BRANCHE SUD-AMAZONIENNE</b>		
<b>P GROUPE KUIKURO:</b> kuikúro et co-dialectes (matipú, nahukwa, kalapálo)	<b>Q GROUPE PEKODIEN:</b> txikão (ikpéng) et co-dialectes (arara-piriri), bakairi, †apiaká-apingi, †juma, †yarumá,	
<b>R †palmela</b>		
<b>S †pimenteira</b>		
<b>T panare</b>		

Tableau 5 : Classification de Kaufman (1994) actualisée d'après la littérature récente.

Meira & Franchetto (2005) proposent un nouveau regroupement pour les langues classifiées dans la famille dans la branche du Sud. Si leur hypothèse de deux sous-branches pour cette branche est juste, alors la situation est similaire à celle que peut présenter le

Venezuela avec probablement plus d'une sous-branche distincte et l'hypothèse avancée sur l'origine de la famille Caribe au sud de l'Amazone sur les bases d'une plus grande diversité ne serait plus recevable.

La difficulté de classification interne de la famille découle directement de la qualité des travaux qui étaient disponibles jusque quelques années auparavant. Cette situation s'est améliorée avec la publication lors des deux dernières décennies de plusieurs grammaires et de plusieurs thèses de doctorat portant sur différentes langues de la famille.

Derbyshire (1999) et Gildea (2002) donnent une liste des langues pour lesquelles ont été réalisées des descriptions grammaticales, à savoir : carib par Hoff (1968), waiwai par Hawkins (1998), hixkaryana par Derbyshire (1979, 1985), makushi par Williams (1932), Carson (1982) et Abbott (1991), apalaí par Koehn et Koehn (1986) et de'kwana par Hall (1998). Gildea rajoute à cette liste la grammaire élaborée dans le cadre d'une thèse doctorale pour le tiriyo (Meira 1999) et nous parle d'une certaine quantité de travaux en cours, entre autres pour les langues suivantes parlées au Venezuela : le kari'ña, le mapoyo, le yupka, le pemón et le panare. Des articles sont parus depuis pour les quatre premières langues citées pour le Venezuela, mais également un certain nombre de travaux sur les autres langues caribe et aussi quelques thèses et mémoires.

### 3.2.2. Etudes précédentes sur le ye'kwana

Trois écrits plus ou moins importants ont été publiés sur le Ye'kwana.

Le premier en date est un article de 1959 contenant une description morphologique d'une douzaine de pages (avec quelques éléments supplémentaires sur le verbe publiés l'année suivante) réalisé par Daniel de Escoriza, basé sur le parler du bassin du Caura (le parler de ceux qui prononcent « ye'kwana » avec [j]). L'article contient des analyses morphologiques, une liste de mots contenant 1750 entrées, et 206 phrases regroupées en onze thèmes à l'intention des visiteurs éventuels des Ye'kwana.

Il existe également une thèse de doctorat publiée en 1988 par Katherine Hall en deux volumes, basée principalement sur le parler des locuteurs du fleuve Cunucunuma (sur le « de'kwana », donc). Le premier volume se concentre sur une analyse du discours et le deuxième contient les annexes présentant un aperçu de la phonologie et de la morphologie.

Il s'agit de l'étude la plus détaillée parmi les travaux présentant une analyse linguistique au-delà de la simple liste de mots.

Le dernier écrit en date est un mémoire réalisé par une étudiante vénézuélienne en 1999, explorant plusieurs points de la morphologie de la langue, à partir d'un livret de lecture des années 1970 et d'un travail d'élicitation avec une locutrice provenant également du fleuve Cunucunuma.

Les Ye'kwana disposent également de quelques matériaux de langue très simples (un livret pour apprendre à lire et quelques cahiers d'écriture) et un guide pédagogique sur la culture publié par le Ministère de l'Éducation qui fut réalisé avec la participation d'une grande équipe d'instituteurs Ye'kwana représentant les différentes localisations.

Auparavant, des voyageurs-explorateurs écrivent avoir recueilli des listes de mots, mais parmi les références dont nous disposons (Koch-Grünberg 1979, Gheerbrant 1953 et Chaffanjon 1889), seulement Chaffanjon publie une liste d'une soixante-dizaine de mots. Il existe également un CD-ROM contenant des données pour un grand nombre de langues basées sur une liste de mots classées par thèmes (Intercontinental Dictionary Series) auquel K. Hall a contribué avec une liste de mots pour le De'kwana (le parler du groupe ye'kwana de la rivière Cunucunuma). Cette liste n'a jamais été publiée et reste très difficile d'accès.

Par ailleurs, un (ex-)prêtre français, M. René Bros, qui habite depuis de nombreuses années dans le bassin du Caura, a constitué un manuscrit de taille importante dans le but de faire une description de la langue. M. Bros a manifesté son grand intérêt pour un projet de description de la langue. Il faut noter que depuis 1999, il n'y a aucun autre travail de linguistique qui soit en cours sur cette langue.

La revue des travaux sur la langue nous a permis de mettre en évidence l'absence d'une description grammaticale complète. De plus, chacune des études se concentre sur un seul dialecte, le dialecte de'kwana, qui a servi de base aux deux descriptions les plus récentes : la thèse de Hall (1988) et le mémoire de Chavier (1999). Par ailleurs, la seule description accessible sur le dialecte ye'kwana parlé dans le Caura est très brève et comporte uniquement une description phonétique et morphologique. Nous avons également pu constater qu'en dehors du milieu des linguistes, ces études ne sont pas connues.

Cette revue confirme la nécessité d'un travail d'analyse plus approfondi, qui inclut des données d'un autre dialecte que le de'kwana et dont le contenu puisse aussi être accessible et repris par les communautés ye'kwana.

## 4. Rapport de terrain

### 4.1. Organisations contactées

Après avoir présenté mon projet de recherche à la Direction des Affaires Indigènes (D.A.I.) du Ministère de l'Éducation vénézuélien, il m'a été recommandé de rentrer directement en contact avec l'organisation ye'kwana Kuyujani. Dans le panorama des peuples amérindiens du pays, les Ye'kwana représentent la communauté qui a le plus d'autonomie, par conséquent c'est l'organisation locale qui décide quels sont les projets intéressants pour leur communauté. Pour les habitants du bassin du Caura et ses affluents, c'est Kuyujani l'organisation qui coordonne les différents projets et revendications concernant les peuples sanema et ye'kwana.

Une autre organisation au niveau national a été aussi contactée : CONIVE (voir section 2.2). L'organisation était en restructuration au moment du premier terrain. La personne à charge de cette organisation, Nicia Maldonado, une des leaders Ye'kwana de l'état Amazonas, était à cette époque aussi députée indigène à l'Assemblée Nationale. Nous lui avons remis notre projet de recherche mais la mise en relation avec le coordinateur Kuyujani ne fut pas possible à ce moment là.

Sur place, nous avons également pris contact avec quelques chercheurs vénézuéliens ayant déjà mené des recherches avec des populations de la famille Caribe (les linguistes José Alvarez et Mariela Chavier de l'Université de Zulia et Esteban E. Mosonyi de l'Université Centrale du Venezuela, ainsi que l'anthropologue Nalúa Silva Monterrey de l'Université Nationale Expérimentale de Guayana) afin de leur présenter un premier projet de recherche.

C'est à travers Nalúa Silva Monterrey, qui travaille depuis une vingtaine d'années avec les Ye'kwana du Caura au sein du CIAG (Centre de Recherches Anthropologiques de Guayana), que notre projet de recherche est finalement arrivé dans les bureaux de Kuyujani. Grâce à l'intervention de l'anthropologue, nous avons obtenu l'autorisation de rejoindre le siège de Kuyujani à Ciudad Bolívar.

## 4.2. Lieux visités

Le travail de terrain réalisé pendant l'été 2006 était le résultat de cette première prise de contact avec l'organisation ye'kwana locale. Il fut accordé avec l'organisation que cette première étape servirait de travail exploratoire. En l'absence de financements, le terrain a dû se dérouler en ville.

Sur la Figure 2 plus haut, nous pouvons voir les différentes villes où s'est déroulé le terrain ainsi qu'un aperçu de la localisation de certaines communautés Ye'kwana et Sanema situées dans le bassin du Caura.

La première collecte de données a eu lieu à Ciudad Bolívar avec plusieurs locuteurs. Une deuxième collecte de données s'est déroulée dans le village de Maripa. Pendant une semaine nous avons travaillé avec une institutrice ye'kwana, retraitée récemment de l'école bilingue. En fin de séjour, une nouvelle collecte a eu lieu à Ciudad Bolívar où des données sont venues compléter les nouveaux éléments découverts à Maripa.

C'est dans les bâtiments du siège de l'organisation que séjournent les familles ye'kwana lorsqu'ils ont des démarches à faire en ville. Pendant le mois de juillet, il y avait autour de 40 familles en ville ce qui m'a permis de commencer le travail avec des locuteurs des différents villages et de différents âges.

Au cours de ce premier terrain, deux histoires, une partie des phrases de voyage tirées du corpus d'Escoriza (1959) et la description des images sur la localisation du MPI ont été enregistrées. Le reste du corpus étant composé par des listes de mots :

- a) liste de Swadesh 100 enregistrée avec cinq locuteurs (provenant de quatre villages différents) avec les paradigmes possessifs pour les trois premières personnes du singulier, la troisième personne réfléchie, la troisième personne précédée d'un nom ou d'un pronom et la troisième personne duelle. Les verbes ont été conjugués également mais seulement par une locutrice
- b) liste du glossaire de Hall enregistrée des lettres A à D et de S à W (reste du glossaire vérifié mais non enregistré)
- c) vérification des listes de verbes de Chavier
- d) vérification de la liste de cognats des langues Caribe de Meira & Franchetto (2003)



## 4.3. Observations sur la population du Caura

Une petite partie des Ye'kwana habitent à Ciudad Bolívar de façon prolongée. Il s'agit de la ville capitale de l'état Bolívar (l'état le plus étendu du pays). La population totale de la ville compte un peu moins de 300.000 habitants. On y trouve aussi en petit nombre des membres d'autres ethnies de l'état.

Parmi les ye'kwana qui habitent en ville, certains sont là pour occuper des postes administratifs dans divers organismes de l'état, d'autres, plus jeunes, se déplacent en ville pour poursuivre des études au-delà du collège ou du lycée et d'autres occupent des postes à l'hôpital en tant qu'interprètes des patients ye'kwana monolingues ou avec très peu de notions d'espagnol. Enfin, les membres chargés de l'organisation Kuyujani (secrétaire, coordinateur et autres) y vivent de façon permanente pendant leur mandat.

D'autres personnes se rendent à Ciudad Bolívar en famille pour quelques mois afin de faire différentes démarches, profitant des vacances scolaires (santé, réapprovisionnement, etc.).

Il existe également une forte présence ye'kwana dans le village de Maripa où la moitié de la population est indigène ye'kwana ou sanema. Il s'agit d'une capitale municipale, ville portuaire dans le bas Caura (environ 5.000 habitants) au départ de laquelle commencent la majorité des voyages en pirogue vers les différents villages situés le long des fleuves Caura et Erebató et leurs affluents.

Le Caura est le deuxième versant le plus important du fleuve Orénoque. Il est long de 723 Km et son bassin contient la plus grande réserve forestière du Venezuela. Au-delà de la chute Salto Para, le bassin n'est habité que par des populations indigènes.

Nous avons posé des questions sur l'organisation de la vie dans les villages composés exclusivement de Ye'kwana. Dans le bassin du Caura, la population Ye'kwana se répartit en 16 villages différents. La quasi-totalité des villages sont situés au-delà du Salto Para à l'exception de Boca de Nichare, accessible en une demi-journée depuis Maripa par voie fluviale.

Lors du dernier recensement de la population réalisé par Kuyujani, le total des habitants des 16 villages recensés se répartissait ainsi :

<b>Nom Ye'kwana</b>	<b>Localisation</b>	<b>Nombre hab.</b>
Kuyunuña	Moyen Caura	11
Edowiña (Boca de Nichare)	Bas Caura Nichare	18
Jada Inñadü	Bas Caura	22
Kadansakaduña	Haut Caura Yemekuni	22
Dedewatökanö	Moyen Caura Erebato	27
Yakunawa	Moyen Caura	34
Kadajiyusodiña	Bas Caura	72
Jiya'kwaña	Haut Caura Yemekuni	80
Wúnciyadeña	Bas Caura	98
Kanaracuni	Haut Caura Kanadakuni	134
Adawaña	Moyen Caura	136
Madakwenadiña	Moyen Caura	186
Sayu Sodiña	Moyen Erebato	225
Chajudaña	Haut Erebato Chajuda	301
Anadekeña	Haut Erebato	358
Jüwütünña (Santa María de Erebato)	Haut Erebato	433
<b>Tous villages confondus</b>		<b>2157</b>

Tableau 6 : Dernier recensement de la population Ye'kwana dans le Caura

Nous constatons que six villages ont moins de 40 habitants et qu'un seul village, Santa María de Erebato, accueille 20% de la population. La population de l'ethnie Sanema, qui est aussi installée dans le bassin du Caura, est plus ou moins équivalente, mais les habitants se répartissent sur 36 villages et, donc, présentent des villages moins peuplés. Au total, il y a 52 villages indiens ye'kwana et sanema dans le bassin.

D'après nos discussions avec plusieurs membres de la coordination de Kuyujani, le fait qu'un seul village concentre des centaines de personnes peut poser certains problèmes au niveau de l'impact sur la nature. Nous avons pu constater, d'après différents rapports consultés dans la bibliothèque de Kuyujani, qu'en effet il y a eu un programme de construction de nouvelles maisons non traditionnelles s'appliquant au moins dans le village de Santa María, visant à limiter l'utilisation de palme nécessaire pour les toits des maisons traditionnelles et limiter ainsi l'impact écologique qui aurait pu en résulter.

Une façon de limiter la surpopulation dans un village consisterait, d'après les descriptions faites dans la littérature et ce qui se passe actuellement, dans la création d'un nouveau village fondé par celui qui deviendra capitaine du nouveau village.

## 4.4. Langue et éducation

Toutes les personnes rencontrées étaient de langue maternelle ye'kwana. Les enfants sont monolingues avant d'aller à l'école et certains, au cours de l'école primaire, n'ont des connaissances que très basiques de l'espagnol. La majorité des femmes âgées de plus de 30 ans ne connaissent que quelques mots d'espagnol sûrement dû au manque de la pratique de la langue depuis l'année où elles ont fini l'école primaire puisque rares sont celles qui sont autorisées à partir en ville pour continuer les études. Etant donné qu'il s'agit d'une langue parlée par moins de 10.000 locuteurs, elle ne peut pas être classée d'après Krauss (2006) en tant que « sauve ». Cependant, vu que tous les enfants vivant dans les communautés sont monolingues et qu'ils ne parlent que le ye'kwana dans tous les contextes, la langue peut être classée comme langue en danger mais stable d'après les critères de ce même auteur.

Dans les communautés du Caura il existe actuellement 19 établissements d'éducation bilingue. Certains d'entre eux ne sont pas exclusivement ye'kwana et accueillent également des membres du groupe sanema qui est installé depuis très longtemps de façon permanente dans le bassin, contrairement à des membres d'autres ethnies, tels les jiwí. Ces établissements dispensent un enseignement dans le cycle primaire (six ans), et une école dans le village principal va jusqu'au cycle collège (trois années supplémentaires). La première institutrice bilingue officielle du Caura obtint un poste à la fin des années 1970. Depuis il y a eu une augmentation du nombre d'instituteurs formés et ils se retrouvent chaque année pour des ateliers d'enseignement interculturel bilingue.

Il existe également une Université Indigène du Tauca, sur la route entre Ciudad Bolívar et Maripa, qui accueille une cinquantaine d'étudiants de six ethnies différentes –dont des Ye'kwana–, pour les former dans des aires telles que l'agroécologie, l'agronomie et le droit indigène.

Pour ce qui est du matériel d'enseignement, le seul support écrit qui est utilisé dans les communautés du Caura est un *Guide Pédagogique Dhe'cwana / Ye'kwana*, dans la même veine que le guide pédagogique wayuu, publié en 2002. Ce guide a vu le jour grâce au travail d'une équipe d'instituteurs et de *incho* (vieux) des différents groupes ye'kwana du pays et d'une équipe de chercheurs vénézuéliens dirigés par l'anthropologue Gabriela Croes Esté. Il fait partie des 37 publications du projet d'élaboration et édition de livres indigènes mené par la Direction d'Education Indigène (voir section 1.3). Celui-ci

représente un support pour la présentation de l'histoire traditionnelle des Ye'kwana, de leurs mythes et de leurs coutumes.

Nous avons eu entre les mains un livre d'apprentissage de la lecture réalisé dans les années 1970 qui ne semble pas connu dans le bassin du Caura puisqu'il a suscité la curiosité. Nous avons aussi vu des livrets scolaires d'une quinzaine de pages réalisés par l'organisation Fe y Alegría<sup>8</sup> destinés à l'apprentissage de l'écriture.

D'après les informations fournies par notre locutrice ancienne institutrice, il n'y a pas vraiment de support pédagogique pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Elle racontait aussi qu'elle avait dû elle-même concevoir des supports qui l'aident dans l'enseignement de la lecto-écriture, un travail non négligeable qu'elle aimerait pouvoir reproduire.

En ce qui concerne l'écriture, nous avons constaté qu'il n'y a pas une seule façon de transcrire et que les règles à appliquer ne sont pas les mêmes, même dans le cas des instituteurs. L'alphabet en vigueur, est celui qui a été produit par la Commission Nationale Linguistique de la D.A.I. (1982), lorsque des alphabets furent produits pour neuf langues en même temps, en cherchant une transcription équivalente pour toutes basée sur une écriture équivalente à celle de l'espagnol simplifié. Cet alphabet diffère au moins en un point de l'alphabet en vigueur avant qui avait été conçu par les missionnaires; et il s'agit de la transcription des voyelles centrales (celles qui ne sont pas présentes en espagnol). C'est à dire qu'il y a encore des adultes qui, n'utilisant presque jamais l'écriture, continuent à utiliser l'ancienne transcription. Une autre différence de transcription concerne les sons allongés qui sont transcrits de façon irrégulière.

Cette confusion dans l'utilisation des alphabets découle, à notre avis, de trois facteurs principaux. D'une part de l'absence de supports qui favoriseraient l'uniformisation. D'autre part du fait de la différence dialectale entre le parler qui a servi de base à la conception de l'alphabet et le parler du Caura, et de l'apprentissage de l'écriture ye'kwana en parallèle avec l'écriture de l'espagnol où les ye'kwana découvrent la transcription de sons de l'espagnol qui leur semblent plus proches de leur prononciation que la transcription ye'kwana proposée par l'alphabet officiel. Finalement, au vu des descriptions linguistiques qui ont été publiées, il n'existe pas encore une compréhension véritable des systèmes phonologiques des différents parlers ye'kwana. Comme nous le verrons dans la deuxième

---

<sup>8</sup> institution religieuse créée au Venezuela dans les années 1970 qui met en place des établissements éducatifs dans des zones où les populations ont des très faibles ressources

partie, il existe des phénomènes d'allongement des voyelles et des consonnes en interaction avec le rythme qui n'ont jamais été décrits et/ou publiés. Un alphabet qui prend en compte ce phénomène contribuerait à ce qu'il y ait moins d'ambiguïté sur la transcription de la longueur, voir aucune ambiguïté.

## 4.5. Perspectives

La population ye'kwana du Caura s'est avérée être très organisée politiquement. L'organisation locale Kuyujani est très active sur tous les fronts et arrive à mener des actions coordonnées avec les différentes institutions qui leur offrent leur support (ONG, agences gouvernementales, instituts de recherche). Chaque personne rencontrée sur le terrain était impliquée d'une façon ou d'une autre dans la prise en charge de l'organisation de leur société (instituteurs, employés des agences gouvernementales, para-biologues, interprètes, étudiants ayant choisi une formation dans une aire qui leur permettrait de travailler pour leur communauté). Ensemble, ils constituent un réseau d'institutions et de personnes qui réfléchissent à la gestion de leur société au sein d'une société occidentale, où les institutions extérieures servent de facilitateurs d'outils et de compétences qui permettent à la communauté ye'kwana de gagner de plus en plus d'autonomie.

Malheureusement, il existe un domaine dans lequel ils ne semblent pas avoir un interlocuteur constant; et c'est le domaine de la langue. Dans ce domaine, ce sont plutôt les communautés de l'état Amazonas qui ont suscité l'intérêt des linguistes, peut-être parce qu'il s'agit des groupes qui ont eu le plus de visibilité du fait d'être dans l'état où la moitié de la population est indigène. Rappelons qu'une seule étude publiée sur la langue avait été réalisée dans le bassin du Caura et ce à la fin des années 1950.

Actuellement, l'organisation Kuyujani a des nouveaux projets en matière d'éducation. Il est évident qu'ils auront besoin de développer des supports pédagogiques mais il n'existe pas une description de la langue récente et complète qui comprenne leur dialecte et qui permette de réaliser des matériaux qui soient adaptés aux plusieurs groupes ye'kwana, comme le guide pédagogique de 2003. L'organisation a donc porté un intérêt particulier à la perspective d'un projet collaboratif de réalisation d'une grammaire et d'un dictionnaire.

Ainsi, nous avons pu constater qu'ils existent des facteurs importants qui favoriseraient la mise en place d'un projet de description linguistique : d'une part la vitalité de la langue

dans son usage par la communauté et d'autre part les projets actuels de la communauté en termes d'éducation qui devraient, en principe, être supportés par les organismes du gouvernement actuel; créés spécifiquement pour satisfaire les besoins des populations indigènes du pays. De plus, l'engagement qu'ont démontré les membres de la communauté ye'kwana du Caura vis-à-vis de la défense des intérêts du groupe est un facteur important dans la perspective d'un vaste projet de documentation et d'archivage de la langue, qui va au-delà de la simple description. Nous avons l'assurance de pouvoir compter avec l'engagement des membres de la communauté dans un tel projet dès le début et ceci représente une garantie que la communauté saura se l'approprier; et que les résultats de la recherche seront adaptés aux besoins de celle-ci.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abbott, Miriam. 1991. Macushi. In *Handbook of Amazonian Languages*, eds. Desmond C. Derbyshire and Geoffrey K. Pullum, 23-160. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Allais, María Luisa. 2004. La población indígena de Venezuela según los censos nacionales. Paper presented at *II Encuentro Nacional de Demógrafos y Estudiosos de la Población: Cambio Demográfico y desigualdad social en Venezuela al inicio del tercer milenio*, Venezuela, 24-26 Noviembre.
- Alvarado, Lisandro. 1956. Datos etnográficos de Venezuela. In *Obras Completas de Lisandro Alvarado*, 4-5, 342-348. Caracas-Venezuela: Ministerio de educación. Dirección de cultura y bellas artes.
- Alvarez, José. 2003. Syllable reduction and mora preservation in Kari'na. *Amerindia*:55-82.
- Arvelo-Jimenez, Nelly. 2004. Kuyujani Originario: The yekuana road to the overall protection of their rights as a people. In *Poor People's Knowledge: Promoting intellectual property in devaloping countries*, eds. Finger and Schuler: World Bank.
- Austin, Peter K. 2003. *Language documentation and description*. vol. 1. United Kingdom: The Hans Rausing Endangered Languages Project.
- Barros, Maria Cândida Drumond Mendes. 2004. A missão Summer Institute of Linguistics e o indigenismo latino-americano: história de uma aliança (décadas de 1930 a 1970). *Revista de Antropologia, São Paulo, USP* 47.
- Carson, N. 1982. Phonology and Morphosyntax of Macuxí (Carib), University of Kansas: PhD.
- Chaffanjon, Jean. 1978. L'Orénoque et le Caura. In *L'Orénoque aux deux visages*, ed. Arnaud Chaffanjon, 53-267. Paris: Denys Pierron.
- Chavier, Mariela. 1999. Aspectos de la morfología del Ye'kwana, Universidad del Zulia: MA.
- Comisión Indigenista Nacional. 1953. *La Política indigenista en Venezuela*. Caracas: Imprenta Nacional.
- Crystal, David. 2000. *Language death*. Cambridge: Cambridge University Press.
- de Escoriaza, Damian. 1959. Datos lingüísticos de la lengua makiritare. *Antropológica*:7-16.
- de Escoriaza, Damian. 1960. Algunos datos lingüísticos más sobre la lengua makiritare. *Antropológica*:61-70.
- Derbyshire, Desmond C. 1979. *Hixkaryana: Lingua Descriptive Studies*. Amsterdam: North-Holland.
- Derbyshire, Desmond C. 1985. *Hixkaryana and linguistic typology*. Dallas: SIL and the University of Texas at Arlington.
- Derbyshire, Desmond C. 1999. Carib. In *The Amazonian languages*, eds. R. M. W. Dixon and Alexandra Y. Aikhenvald, pp. 22-64. Cambridge: Cambridge University Press.
- Durbin, Marshall. 1977. A survey of the Carib language family. In *Carib-speaking Indians: Culture, society and language*, ed. E. B. Basso, 23-38. Tucson: University of Arizona Press.
- Garde, Paul. 1968. *L'accent*. Paris: Presses universitaires de France.
- Gildea, Spike. 1998. *On reconstructing grammar: Comparative Cariban Morphosyntax*: Oxford Studies in Anthropological Linguistics. Oxford: Oxford University Press.

- Gildea, Spike. 2002. Etat de l'art des descriptions linguistiques des langues du groupe caribe. In *Faits de Langues: Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie I*, eds. J. Landaburu and F. Queixalos, 79-84. Paris: Editions Orphys.
- Gildea, Spike. 2007. Introduction. In *Linguistic studies in the cariban family*: Mouton de Guyter. (ms.)
- Girard, Victor. 1971. Proto-Carib phonology, University of California: Ph.D. dissertation.
- González-Ñáñez. 2000. Las lenguas indígenas del Amazonas venezolano. In *As linguas amazônicas hoje*, eds. F. Queixalós and O. Lescure, 385-418. Saõ Paolo: IRD MPEG Instituto Socioambiental.
- Greenberg, Joseph. 1987. *Language in the Americas*. Standford: Standford University Press.
- Grenoble, Lenore A., and Whaley, Lindsay J. eds. 1998. *Endangered languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Grinevald, Colette. 2006. Les langues amérindiennes: état des lieux. In *Etre Indiens dans les Amériques : Spolitations et résistance ; mobilisations ethniques et politiques du multiculturalisme*, eds. C. Gros and M. Strigler, 175-196. Paris: Edition de l'Institut des Amériques et Editions de l'Institut des Hautes études de l'Amérique Latine.
- Hagège, Claude. 2000. *Halte à la mort des langues*. Paris: Editions Odile Jacob.
- Hall, Katherine Lee. 1988. The morphosyntax of discourse in De'kwana Carib, Washington University: PhD.
- Hawkins, R.E. 1998. Wai Wai. In *Handbook of Amazonian Languages*, eds. Desmond C. Derbyshire and Geoffrey K. Pullum. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Hayes, Bruce. 1995. *Metrical stress theory: Principles and case studies*. Chicago: University of Chicago Press.
- Heinen, H. Dieter. 1982/1983. La empresa "TUJUMOTO" y el cambio socio-cultural entre los Ye'kuana del Río Erebató. *Boletín Indigenista Venezolano* 21:81-123.
- Hoff, Berend. 1968. *The Carib Language*. The Hague: Martinus Nijhoff.
- Huber, Otto, and Rosales, Judith eds. 1996. *Scientia Guianae: Ecología de la cuenca del Río Caura, Venezuela, I*. vol. 6. Caracas.
- Kaufman, Terrence K. 1994. The native languages of South America. In *Atlas of the World's Languages*, eds. Christopher Mosely and R. E. Asher, 44-76. New-York: Routledge.
- Koch-Grünberg, Theodor. 1979. *Del Roraima al Orinoco*. vol. III. Caracas: Ediciones del Banco central de Venezuela.
- Koehn, Edward, and Koehn, Sally Sharp. 1986. Apalai. In *Handbook of Amazonian Languages*, eds. Desmond C. Derbyshire and Geoffrey K. Pullum, 33-127. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Krauss, Michael. 2006. Classification and Terminology for Degrees of Language Endangerment. In *Language Diversity Endangered*, ed. M Brenzinger, 1-8. Berlin-New York: Mouton de Gruyter.
- Ladefoged, Peter, and Maddieson, Ian. 1996. *The sounds of the World's Languages*. Oxford: Blackwell.
- Mattei, Marie Claude. 2006. Lenguas indígenas de Venezuela en peligro de extinción. In *Lenguas y tradiciones orales de la Amazonía. ¿Diversidad en peligro?*, eds. Frédéric Vacheron and Gilda Betancourt, 281-311. La Habana: Casa de las Américas UNESCO.
- Mattei-Muller, Marie Claude. 1981. La reducción silábica en Panare. *Amerindia*:59-84.



- Mattei-Muller, Marie Claude. 2002. Linguistique amérindienne au Venezuela. In *Faits de Langues: Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie I*, eds. J. Landaburu and F. Queixalos, 73-78. Paris: Editions Orphys.
- Meira, Sergio. 1998. Rhythmic Stress in Tiriyo (Cariban). *International Journal of American Linguistics* 64:352-378.
- Meira, Sergio. 2000. *A reconstruction of Proto-Taranoan: phonology and morphology*. Munich: LINCOM Europa.
- Meira, Sergio, and Franchetto, Bruna. 2005. The Southern Cariban Languages and the Cariban Family. *International Journal of American Linguistics* 71:127-192.
- Meira, Sergio, Gildea, Spike, and Hoff, Berend. 2006. On the origin of Ablaut in the Cariban Family. (ms.)
- Migliazza, Ernest C. 1980. Languages of the Orinoco-Amazon basin: Current Status. *Antropológica* 53:95-162.
- Ministerio de Educacion Cultura y Deportes. 2002. *Guía Pedagógica Dhe'cwana/Ye'kwana para la educación intercultural bilingüe*: UNICEF.
- Mosonyi, Esteban Emilio. 1975. *El indígena venezolano en pos de su liberación definitiva*: Universidad Central de Venezuela.
- Mosonyi, Esteban Emilio. 1987. La revitalización lingüística y la realidad venezolana. *América Indígena. México, D.F.* 47:653-661.
- Neetle, Daniel, and Romaine, Suzanne. 2003. *Ces langues, ces voix qui s'effacent (titre original: Vanishing voices (2000))*. Paris: Editions Autrement.
- Payne, Doris, Payne, Thomas, and Gildea, Spike. 1995. Panare Grammar. (ms.). Ms.
- Robins, Robert H., and Uhlenbeck, Eugenius M. eds. 1991. *Endangered Languages*. Oxford / New York: Berg.
- Setién Peña, Adrián. 1999. Realidad indígena venezolana. In *Curso de Formación Sociopolítica*. Caracas: Fundación Centro Gumilla.
- Villalón, María Eugenia. 1987. Una clasificación tridimensional de las lenguas caribe. *Antropológica*:23-47.
- Wilbert, Johannes. 1963. *Indios de la región Orinoco-Ventuari*. Caracas: Fundación LaSalle de Ciencias Naturales.
- Williams, J. 1932. *Grammar notes and vocabulary of the language of the Makuchi Indians of Guiana*. St. Gabriel-Mödling near Vienna, Austria: Verlag der Internationalen Zeitschrift 'Anthropos'.

Sites Consultés:

<http://www.centrelink.org/SanchezSpanish.html> Una nueva realidad para los indígenas de Venezuela. Por Domingo Sánchez P. (consulté le 15 mai 2007)

# Annexe A :

## Extrait de la Constitution de 1999

### *Constitution de la République Bolivarienne du Venezuela*

#### *Titre III. Des devoirs, droits humains et garanties*

##### *Chapitre VIII. Les droits des peuples indigènes*

**Article 119.** L'Etat reconnaît l'existence des peuples et communautés indigènes, leur organisation sociale, politique et économique, leurs cultures, us et coutumes, langues et religions comme leur habitat et droits coutumiers, les terres ancestrales que traditionnellement ils occupent, nécessaires pour développer et garantir leur mode de vie. Il est du ressort de l'Exécutif National, avec la participation des peuples indigènes, de délimiter et de garantir la propriété collective de leurs terres, lesquelles seront inaliénables, imprescriptibles et intransférables en accord avec le contenu de la présente Constitution et de la loi.

**Article 121.** Les peuples indigènes ont le droit de maintenir et de développer leur identité ethnique et culturelle, vision du monde, valeurs, spiritualité, lieux sacrés et culte. L'Etat encouragera la valorisation et la diffusion des manifestations culturelles des peuples indigènes, lesquels ont droit à une éducation propre et à un régime éducatif de caractère interculturel et bilingue, répondant à leurs particularités socioculturelles, valeurs et traditions.

**Article 121.** Les peuples indigènes ont le droit de maintenir et de développer leur identité ethnique et culturelle, vision du monde, valeurs, spiritualité, lieux sacrés et culte. L'Etat encouragera la valorisation et la diffusion des manifestations culturelles des peuples indigènes, lesquels ont droit à une éducation propre et à un régime éducatif de caractère interculturel et bilingue, répondant à leurs particularités socioculturelles, valeurs et traditions.

**Article 122.** Les peuples indigènes ont droit à une protection sanitaire qui tiendra compte de leurs pratiques et cultures. L'Etat reconnaît leur médecine traditionnelle et les thérapies complémentaires, avec obligation de respecter les principes bioéthiques.

**Article 123.** Les peuples indigènes ont le droit de maintenir et de promouvoir leurs propres pratiques économiques basées sur la réciprocité, la solidarité et les échanges ; leurs activités productives traditionnelles, leur participation à l'économie nationale et à définir leur priorité. Les peuples indigènes ont droit à la formation professionnelle et à participer à l'élaboration, l'exécution et la gestion des programmes spécifiques de formation, services d'assistance technique et financière qui renforcent leurs activités économiques dans le cadre du développement local soutenu. L'Etat garantira aux travailleurs et travailleuses appartenant aux peuples indigènes, la jouissance des droits que confère la législation du travail.

**Article 124.** Est garantie et protégée la propriété intellectuelle collective des connaissances, techniques et innovations des peuples indigènes. Toute activité en relation avec les ressources génétiques et les connaissances associées à ces derniers procureront des bénéfices collectifs. Est interdit le prélèvement des impôts sur ces ressources de connaissances ancestrales.

**Article 125.** Les peuples indigènes ont droit à la participation politique. L'Etat garantit la représentation indigène à l'Assemblée Nationale et dans les corps délibérants des institutions fédérales et locales ayant des populations indigènes, conformément à la loi.

**Article 126.** Les peuples indigènes, avec leurs cultures aux racines ancestrales, font partie de la Nation, de l'Etat et du peuple vénézuélien unique, souverain et indivisible. Conformément à la présente Constitution ils ont le devoir de sauvegarder l'intégrité et la souveraineté nationale. Le terme peuple ne peut être interprété dans la présente Constitution dans le sens que le définit le droit international.

Le terme peuple ne pourra être interprété dans cette Constitution avec le sens qui lui est associé dans le droit international.